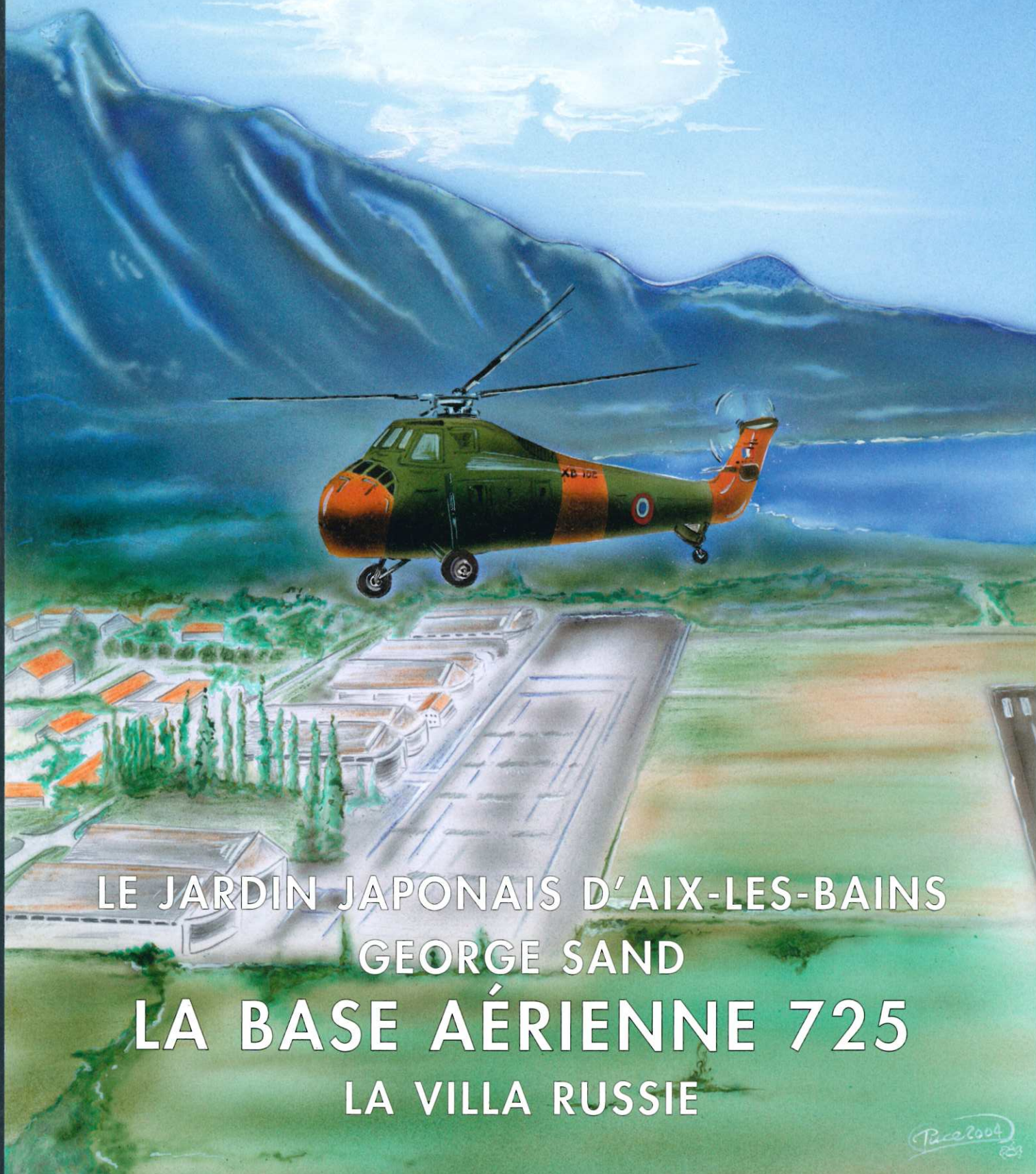


AIX-LES-BAINS

Arts & mémoire



LE JARDIN JAPONAIS D'AIX-LES-BAINS

GEORGE SAND

LA BASE AÉRIENNE 725

LA VILLA RUSSIE

Pace 2004



*Râteau de bois dentelé pour dessiner des ondes dans le gravier au pied de la lanterne du jardin japonais.
(Dessins de Johanny)*

Sommaire

- 2 Le jardin japonais
d'Aix-les-Bains
(Huguette KOBAYASHI et J. VALETTE)
- 10 George Sand en Savoie :
Mademoiselle La Quintinie
(Jean COURRIER)
- 30 George Sand en Savoie :
mythe et réalité
(Jean FRANÇON)
- 30 La Base Aérienne 725
du Bourget-du-Lac
(André DARRACQ)
- 42 La Villa Russie
(Geneviève FRIEH-GIRAUD)

Couverture : la Base Aérienne 725 survolée par un Sikorsky H34, dessin de Daniel Mars.

2^e et 3^e de couverture : dessins de Joanny Valette.

4^e de couverture : affiche des années 50, petit clin d'œil à "Navig'Aix", rassemblement annuel de rétrounavisme, fin août, sur le lac du Bourget.

A R T S E T
M É M O I R E

Publication éditée par la
Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains
2 rue Lamartine - 73100 Aix-les-Bains

Directeur de la rédaction : Jean-François Connille. Comité de lecture : Lucette Blanc, Michèle Cadet-Liatard, Pierre Calvelli, Jean-François Connille, André Darracq, Laurent Demouzon, Béatrice Druhen-Charnaux, François Fouger, Corinne Cassé-Fouque, Geneviève Frieh, Joël Lagrange, Michèle Le Chevallier, Yves Mestelan. Conception graphique : FRéD. Mise en pages et retouches Photoshop® : François Fouger. Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs. Droits réservés sur les illustrations. Toute reproduction, même partielle, est interdite sans autorisation.

Abonnement seul (4 numéros par an) : 12.50 €
Abonnement + adhésion à l'association : 23.00 €
Abonnement + adhésion couple : 35.00 €
Abonnement jeune (<25 ans) + adhésion : 18.00 €
Adhésion à l'association sans abonnement : 14.00 €
Adhésion "mécène" + 1 abonnement : (min) 50.00 €

Ce numéro a été tiré à 1.200 exemplaires
par l'Imprimerie Chirat - F42540
Dépôt légal : juin 2004 - ISSN 1 252 1698

Éditorial

En 2004, les milieux littéraires célèbrent le bicentenaire de la naissance de George Sand. Il n'est évidemment pas question, ici, de s'approprier le souvenir de cette femme hors du commun, dont la vie et l'œuvre restent attachées à la localité de Nohant, dans l'Indre. Mais il se trouve qu'elle voyagea en Savoie (combien d'écrits ne rencontre-t-on pas sur ses séjours, réels ou supposés, à Aix-les-Bains !) et que les rives du lac du Bourget inspirèrent un de ses romans, *Mademoiselle La Quintinie*. Autant de prétextes pour Arts et Mémoire de faire le point, grâce à deux articles de haute tenue, sur ses pérégrinations régionales et sur cet ouvrage aux centres d'intérêt multiples.

Néanmoins, selon l'habitude bien ancrée, et particulièrement appréciée semble-t-il, la diversité reste une constante de notre revue qui aborde donc d'autres thèmes.

L'historique de la base aérienne du Bourget-du-Lac, dont les pales des hélicoptères rythmèrent ou troublèrent longtemps - c'est selon - la quiétude des cieux aixois. La Villa Russie, boulevard de la Roche du Roi, bien mal en point aujourd'hui, mais qui constitue pourtant, pour la Ville, un élément de sa richesse architecturale et historique (les prémisses de l'alliance russe avant la première Guerre mondiale) et qui nous rappelle l'opportunité de l'œuvre en cours : l'inventaire du patrimoine.

Enfin, ce numéro présente une réalisation unique dans la région : un jardin japonais, réalisé par des japonais et le service des parcs et jardins, pour les aixois, à la fin des années 1990, dans des circonstances et avec des enjeux qui méritaient d'être relatés.

En remerciant tout ceux qui ont contribué, par leurs textes, leurs dessins, leurs informations, leurs connaissances techniques, leur temps généreusement distribué, à construire l'armature de ce numéro, rappelons que les pages de cette revue sont accessibles à tous et que vos idées, ou mieux encore vos articles, seront les bienvenus auprès de notre comité de lecture.

Jean-François CONNILLE

Le jardin japonais

D'AIX-LES-BAINS

Entretiens avec Madame Huguette Kobayashi. Propos recueillis par Jean Valette



Le dévoilement de la plaque du jardin Tomobiko Kobayashi

J.V. Madame Kobayashi, je vous remercie de bien vouloir nous rappeler l'historique du jardin japonais, mais j'aimerais avant tout que vous nous disiez ce qui vous a conduit en Savoie et plus particulièrement à Aix-les-Bains ?

H.K. Mon mari, *Tomobiko Kobayashi* a été diplomate et ambassadeur du Japon pendant quarante deux ans. Nous sommes arrivés ici en 1995, lorsqu'il a pris sa retraite ; il avait eu le « coup de foudre » pour Aix-les-Bains. Nous avons donc vécu ensemble toute l'année 1996, mais au début de 1997, mon mari est décédé à la suite d'une longue maladie.

L'année 1998 avait été décrétée « Année du Japon en France » et l'année suivante devait être celle de la France au Japon.

Or, un jour, je reçois un fax de la mairie d'Aix-les-Bains qui demande à son Excellence l'Ambassadeur du Japon Tomohiko Kobayashi de parrainer les célébrations qui devaient avoir lieu à Aix-les-Bains à cette occasion. J'ai été obligée de répondre que l'Ambassadeur Kobayashi n'était plus de ce monde, mais que si je pouvais être utile à quoi que ce soit j'étais à leur disposition. Ce sur quoi le chef de Cabinet du Maire, Philippe Veyrinas, m'a tout de suite téléphoné et je l'ai invité à venir pour que nous

puissions voir en quoi je pouvais l'aider.

Philippe Veyrinas a alors composé un petit comité et nous avons mis au point tout un programme de découvertes, d'expositions, et de festivités. Il voulait sortir des « sentiers battus » de ce que l'on connaissait déjà du Japon. Il voulait en présenter un côté un peu inattendu. Entre autres choses on a projeté une exposition de pochoirs de *Yuzen* qui est un mode de teinture de *Kimonos* très fameux au Japon, surtout à Okinawa ; j'ai ici une très intéressante collection de ces pochoirs, à motifs typiquement japonais. Je me rappelle qu'André Liatard était venu et qu'ensemble nous étions là par terre, sur le tapis, à étaler tous les pochoirs que j'avais et on avait choisi ceux qui lui plaisaient pour une exposition des *Yuzen* au musée Faure. On avait aussi projeté pour la fin de ces festivités un dîner japonais ; pour cela nous avons eu beaucoup de mal car il a fallu tout faire venir de Lyon, et il a fallu que quelqu'un aille chercher tout cela. J'avais sorti toute la vaisselle japonaise que j'avais dans le but de faire « aussi japonais » que possible et créer une ambiance appropriée pour ce dernier repas.

Philippe Veyrinas avait aussi demandé à Marcel Bandet, directeur des parc et jardins d'Aix-les-Bains en 1998, de faire un jardin japonais. Je crois qu'il ne se rendait pas très bien compte de ce qu'il lui demandait. L'autre jour je

vous ai dit que c'était comme demander à un cuisinier d'Aix de faire un repas japonais en bonne et due forme ce qui est pratiquement impossible ! J'avais demandé à Marcel Bandet de venir chez moi et j'avais sorti tous les livres et documents japonais, tels qu'images de temples avec des jardins dans le but de l'aider. Le hasard a voulu peu après que *Seiji Imanaka*, celui qui avait fait notre jardin au Japon, me téléphone parce qu'il avait gardé depuis trente ans des contacts avec moi.

Alors il m'a téléphoné comme il le fait de temps en temps pour avoir de mes nouvelles, et je lui ai dit que nous étions en train de préparer les dix semaines au Japon.

Puis, un peu par boutade, un peu pour tâter le terrain, je lui ai dit : « Vous n'auriez pas envie de venir nous aider ? » Il y a eu un silence qui a duré peut-être une demi minute et il me dit : « Je viens. » J'ai été très surprise et très contente, et j'ai ajouté : « Vous savez, *Seiji*, c'est un jardin extrêmement traditionnel que nous voulons faire. » Il m'a répondu : « Très bien... »

Quand j'ai annoncé la nouvelle à la Mairie, ils ont paru si contents qu'ils ont proposé de lui payer un voyage aller et retour.

En fait ils sont venus à deux. Comme j'avais dit que je voulais un jardin très traditionnel, *Seiji* est venu avec un autre jardinier que je



Marcel Bandet en compagnie des 2 jardiniers japonais.

Le jardin japonais



L'ambassadeur du Japon à Paris, M. Matsuura, et le maire d'Aix-les-Bains, André Grosjean dévoilent la plaque du jardin.

connaissais tout aussi bien, qui s'appelle *Sadao Yasumoro*, un grand spécialiste en la matière.

Ce fut un évènement pour tous les jardiniers qui étaient là et en premier lieu pour Marcel Bandet, très impressionné par ces deux grands paysagistes. A l'époque où ils avaient fait notre jardin au Japon, ils commençaient à peine leur métier, mais par la suite ils ont fait beaucoup d'études et ont beaucoup voyagé.

Au moment où ils ont fait le jardin d'Aix-les-Bains, ce sont deux personnages qui comptent dans ce domaine là, au Japon, c'est à dire des maîtres.

Quand ils sont arrivés à Aix-les-Bains en provenance de Genève où nous avons été les accueillir, nous leur avons montré les emplacements possibles. Il y avait un choix : soit dans le Parc de Verdure soit devant le Park Hôtel. Ils n'ont pas hésité un instant et m'ont dit tout de suite : « C'est ici qu'il faut le faire », parce qu'il y avait en arrière fond le Revard, ce qui en fait un type de jardin très connu. Je peux vous citer un

des très grands jardins de temples de Kyoto : le *Ginkakuji* qui a les montagnes en arrière plan ; on avait donc utilisé les montagnes environnantes pour en faire un jardin très fameux au Japon. Ici, ils ont remarqué tout de suite que le Revard était à l'arrière de l'emplacement et ont dit : « c'est ici qu'il faut le faire ». En l'espace d'une demi-heure, Seiji a sorti un grand papier, a tracé des dessins et a conçu tout le jardin tel qu'il allait être, et tel qu'il a été fait.

Je vous ai dit l'autre jour que ce dessin, c'était Madame Fritsh, co-directrice du Park Hôtel, qui avait demandé à le garder ; elle l'a fait encadrer et l'a mis dans son bureau. Je la comprends puisque c'était un très beau dessin, mais j'ai ici d'autres dessins de lui.

Il y avait donc messieurs Imanaka, Yasumoro, Marcel bandet et il y a eu quelque chose comme quinze ou seize jardiniers aixois qui sont venus défricher, débroussailler, terrasser...

J.V. Vous nous aviez parlé d'une cérémonie typiquement japonaise manifestant un grand respect pour le lieu où devait être aménagé ce jardin qui reste avant tout une œuvre d'Art.

H.K. Ah oui ! Avant même de commencer les travaux, Yasumoro, était arrivé avec une énorme bouteille, une espèce de dame-jeanne de saké japonais, il avait apporté du riz japonais, du sel du Japon ainsi que des petits vêtements blancs que l'on doit mettre sur ses vêtements ordinaires quand on procède à des cérémonies religieuses, pour que tout soit pur. On ne peut pas assister à ces cérémonies là avec les vêtements que l'on utilise dans la rue et qui sont « impurs ».

Notre Maire, Monsieur Grosjean, avait été convié à cette inauguration en tout premier lieu de par ses fonctions. Je dois dire que contrairement à ce que je redoutais, il s'est prêté au jeu parfaitement, le plus naturellement du monde.

C'est un homme très près de la terre, il en avait compris l'importance. Avant de donner le premier coup de pioche on a jeté du saké, du riz et du sel dans les quatre directions pour pacifier les mauvais esprits ; c'était aussi une façon, pour les jardiniers, de demander à la terre la permission de commencer les travaux, « de la déranger » comme on dit au Japon.

Aucun jardinier, aucun terrassier, aucun architecte, ne commencera ce genre de travaux sans demander d'abord la permission et la protection des dieux, ceux auxquels appartient ce lopin de

d' Aix - les - B a i n s



terre ; ici, cela n'avait rien à voir avec les dieux du Japon, mais en bons japonais qu'ils sont ils se sont dit que, sur cette terre aixoise, il devait y avoir un dieu à qui appartenait cette terre. Dans leur tradition, ce n'était pas pour imposer leurs dieux, mais pour respecter le dieu de l'endroit.

J'avais écrit à l'Ambassadeur du Japon à Paris, S. E. Matsuura, en lui disant d'abord que j'avais été chargée, par le petit comité qui s'occupait des « Dix Semaines au Japon », de prendre contact avec lui et de voir s'il voulait bien venir inaugurer le jardin japonais, lequel (je l'ai appris par la suite), allait être dédié à la mémoire de mon mari.

Quarante huit heures après j'ai reçu un mot selon lequel, quand bien même ce devait être le jour où il allait revenir du Japon, il ferait tout son possible pour être là. Il est venu. Je signale ceci pour illustrer les égards que n'importe quel japonais se doit de manifester envers ses *Sempaï*, c'est à dire ses aînés, ses prédécesseurs.

Nous avons donc procédé à l'inauguration du jardin, puis nous avons été au musée Faure où il y a eu l'inauguration de l'exposition de *Yuzen Gata*, c'est-à-dire « les pochoirs de Yuzen. » Après quoi il y a eu un grand dîner officiel auquel avaient été conviées seize personnes.

Pour revenir au jardin, vous savez, il y a en gros quatre catégories différentes de jardins japonais.

J.V. *Que représente au juste un jardin japonais et en particulier celui Aix-les-Bains ?*

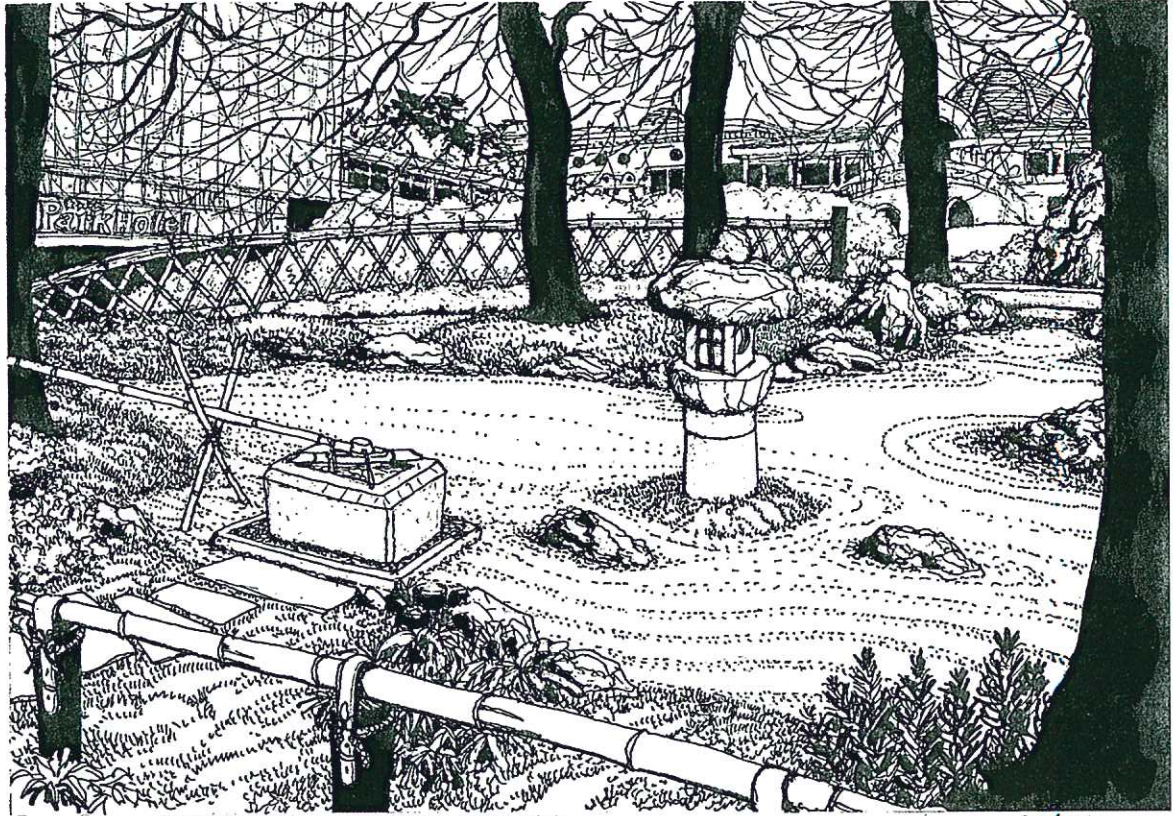
H.K. En général il exprime un concept ou un sentiment profond exprimé par un *Kanji*. Dans ce cas ci, il s'agit de *Shin* lu à la chinoise, et *Kokoro* dans la lecture japonaise. Comme vous savez, chaque caractère (ou *Kanji*) a au moins deux prononciations, la prononciation chinoise et la prononciation japonaise *Shin* ou *Kokoro* veut dire « cœur ».

Il faut vous dire que presque tous les jardins japonais, et surtout ceux qui sont attenants aux temples, ont très souvent un *Kanji*, caractère de ce genre là à l'origine même de leur conception... Ce *Kanji* « cœur » représente la communication au delà des mots ; quand on parle du cœur, c'est ce qui s'établit entre les humains et qui se passe de mots ; c'est à l'idée des japonais d'ailleurs. Yamasuro avait précisé que le jardin d'Aix-les-Bains appartenait à la catégorie des jardins de *Bushi* c'est à dire des *Samouraï*, autrement dit un



Mme Kobayashi et Philippe Veyrinas.

Le jardin japonais



Le projet du jardin japonais.

「小林智彦日本大使の庭」 フランス、サボイエ県、エクス・レ・バン市
AIX-LES-BAINS·SAVOIE·FRANCE

1998、1、23、建立

Seiji Yamazaki
今中匠治画

terme qui correspond à « guerriers » et à « aristocratie » : les « Seigneurs de guerre », en somme.

J.V. *Le code Bushi ?*

H.K. Voilà ! Le *Bushi do* exactement, *do* qui veut dire « la voie » ; ce même *do* que l'on retrouve dans *Ken do* (l'Art de l'épée) ou dans *Shin do* (la voie des dieux)...

Le jardin était donc un jardin de *Bushi* parce que ne comportant pas de mur de fond et qu'il est possible de le contempler de tous côtés ; le gravier blanc parle d'eau, de mer, de lac, de cours d'eau. En l'occurrence, il s'agit du Lac du Bourget. Les ensembles de rochers ou de pierres parlent d'îles, et le pont est le trait d'union entre la France et le Japon.

J'aurais voulu que vous le voyiez au moment où il venait d'être fini, c'était une véritable merveille. Quand tous les bambous étaient encore verts, le gravier parfaitement tracé parce que les jardiniers japonais étaient encore là...

J.V. *Vous aviez parlé des noeuds aux entrecroisements des bambous ?*

H.K. Si vous en trouvez encore, et si le temps n'a pas opéré sa destruction ; ils sont tellement usés, détériorés ; vous en trouverez peut-être quelques uns...

Mais avant de vous parler de cela je voulais vous dire ce que nous avons fait pour ce jardin. Avec Marcel Bandet, nous sommes allés dans la forêt de Corsuet et nous avons choisi tout ce que l'on pouvait prendre comme petites pierres, rochers et mousses, tout ce que l'on pouvait récolter à droite et à gauche qui nous permettrait de réduire les frais pour la mairie. Les seules choses que la mairie eut à payer ce furent un chargement de bambous et le transport d'une très grande pierre que les jardiniers japonais avaient souhaité obtenir. Quand elle est arrivée elle s'était fendue au milieu, mais au lieu d'être contrariés ils se sont montrés très heureux parce que c'était quelque chose qui s'était fait naturellement, qui lui donnait une encore plus belle forme et permettait de mieux la mettre en valeur.

J.V. *Parfois le « basard », si ce n'est la « providence » donne un « plus », encore faut-il être capable de le voir. Mais vous m'aviez parlé aussi de la « vasque », et d'un « socle » qui ont servi à constituer une « lanterne »...*

d' Aix - les - Bains



H.K. J'y arrivais... Un jour Marcel Bandet nous dit : « Vous savez, il y a dans les ateliers des jardins de la Ville des vestiges romains que l'on a trouvé en creusant sous la mairie pour la construction du parking ; peut-être y a-t-il des éléments à utiliser ? »

Lorsque nous y sommes allés, Marcel Bandet, les jardiniers et moi, nous avons découvert une magnifique vasque ayant exactement les proportions qu'il fallait ; je ne sais pas à quoi elle servirait à l'époque romaine mais elle avait les proportions idéales pour ce jardin. A côté de cela il y avait un reste de colonne avec son « socle » et j'ai demandé à Yasumoro : « Est-ce que l'on ne pourrait pas l'inverser de façon que cet élément serve de base à une lanterne ? » « Bien sûr ! C'est ce qu'on va faire ! » Ils ont cherché (et trouvé) trois autres pierres plates pour terminer la lanterne... J'espère que cela ne choquera pas mes amis aixois, le fait que l'on ait utilisé des vestiges romains pour ce jardin japonais, mais cela me paraît au contraire une sorte de continuité, ces pierres ont retrouvé un sens adapté à notre époque.

C'est ainsi que nous avons pu mettre ces deux éléments très précieux dans notre jardin. Avec

cette vasque, Yasumoro avait projeté un conduit d'eau à l'intérieur d'un bambou qui devait se jeter dans ce petit bassin. Comme il n'avait plus le temps, il n'a pas pu le faire et je l'ai beaucoup regretté, en guise de consolation il m'avait dit « Ça ne fait rien ce sera peut-être pour une autre fois ». Donc il y a quand même eu ce bambou sans conduit qui arrive dans le bassin carré en pierre, et, à côté, il y a cette très jolie lanterne placée là dans l'idée que la lanterne est symbole de lumière. Très souvent, au Japon, sur les lanternes il y a d'un côté le motif du Soleil et de l'autre côté le motif de la Lune, les deux sources de lumière de notre Terre.

Imanaka et Yasumoro souhaitaient vivement que l'on place à l'intérieur de cette lanterne, de temps en temps, une grosse bougie, « pour que cela éclaire le jardin ».

Jusqu'à la veille de l'arrivée de l'ambassadeur le jardin n'était pas présentable.

Je craignais que ce ne soit pas terminé à temps ; mais tous trois souriaient et me répondaient : « Ne vous en faites pas tout sera prêt » et tout a été parfaitement prêt quand l'ambassadeur est arrivé.



Le jardin japonais dans toute sa splendeur.

Le jardin japonais

Seiji Imanaka avait dû retourner au Japon où du travail l'attendait, mais Sadao Yasumoro a pu rester quelques jours de plus ; il n'a pas voulu partir avant d'être sûr d'avoir formé au moins un jardinier d'Aix-les-Bains dans la façon de nouer l'entrecroisement des bambous.

Il y avait deux grandes préoccupations chez ces maîtres jardiniers. L'une était les chiens. Ils m'ont dit : « *Je ne sait pas comment vous allez faire pour que les chiens ne viennent pas salir le jardin.* » L'autre, c'était de former des personnes capables de l'entretenir une fois qu'ils seraient partis. Yasumoro, en japonais très traditionnel, avait expliqué patiemment à un jardinier aixois la façon de nouer les cordes noires. Au bout d'un certain temps il a déclaré : « *Maintenant je n'expliquerai plus, il faut qu'il y arrive tout seul.* ». Après quelques « ratés », le jeune jardinier a bel et bien appris à nouer les bambous tout seul.

Yasumoro leur avait aussi fabriqué avant de partir, une espèce de râteau de bois dentelé, pour le gravier blanc. Ce râteau était destiné à marquer le gravier d'ondes d'après l'état du Lac du Bourget. Quand le lac est agité, on fait des ondes plus rapprochées ; quand il est calme, on fait des ondes plus espacées ; c'était à faire presque tous

les jours pour maintenir le lien entre ce jardin et le lac, comme avec l'arrière-fond qu'est le Revard. Ce jardin est vraiment un trait d'union entre les deux...

J.V. Toute une symbolique vivante avec les sites environnants, peut-être mal comprise puisque non suivie, mais tout n'est peut-être pas perdu.

H.K. J'ai eu un gros chagrin devant son état d'abandon actuel, non pas parce que ce jardin porte le nom de mon mari (ce n'était pas cela le but), ce jardin était un atout, un véritable atout pour Aix. Aux environs, il y a beaucoup de vieux châteaux, des musées, des collections, des choses tout à fait « autochtones » qui suscitent beaucoup d'intérêt à juste raison, mais aucune de ces communes des environs ne peut se targuer d'avoir un vrai jardin japonais fait par deux paysagistes japonais venus exprès pour cela. Il eut fallu garder bien précieusement un tel joyau...

Il faut savoir aussi que ce jardin a été à l'origine du choix qu'avait fait le *Coach* des footballeurs japonais. On lui offrait beaucoup de localités, mais quand il est arrivé à Aix et qu'il a vu le jardin japonais avec le nom de Kobayashi, il s'est dit que c'était déjà un lieu prédestiné ; ce fut à l'origine de la présence de l'équipe des footballeurs et de tout ce qui s'en est suivi ; il n'y a pas eu un seul japonais au Japon qui ne savait ce qu'était Aix-les-Bains... Que d'opportunités ! Que d'occasions qui n'ont malheureusement pas été saisies !...

Le nom d'Aix-les-Bains s'est propagé dans le Japon comme une traînée de poudre. La venue des footballeurs japonais a été accompagnée de la visite du président de la Fédération Japonaise de Football et de son président d'honneur : le Prince *Takamado* accompagné de son épouse, puis plus tard des jeux sportifs internationaux organisés par l'UNESCO, ainsi que de nombreux tournois de golf présidés par des japonais.

J'aurais voulu que vous assistiez aux contacts qui ont eu lieu entre Seiji Imanaka, Yasumoro et Marcel Bandet. Ils ont éprouvé une profonde et réciproque amitié !... Durant ces journées du Japon nous avons tous été très proches, j'ai essayé du mieux que je pouvais de leur servir d'interprète. Surtout Yasumoro et Marcel Bandet ont été très proches, ils se sont fait mutuellement des cadeaux merveilleux...

Un jardinier japonais doit être en mesure de fabriquer ses propres outils ; il avait un tablier de

日本の十週間

10
semaines
en Japon

AIX-LES-BAINS

Programme
du 23 janvier
au 7 avril 1998

The poster is a vertical rectangle with a dark green background. On the left, the Japanese characters '日本の十週間' (Ten Weeks in Japan) are written vertically in white. To the right, the text '10 semaines en Japon' is written in white, with '10' in a large font. Below this, 'AIX-LES-BAINS' is written in a smaller font inside a white oval. At the bottom right, the text 'Programme du 23 janvier au 7 avril 1998' is written in white. At the bottom left, there are two small logos: one for Aix-les-Bains and another for the Japanese Cultural Center.

d' Aix - les - B a i n s



jardinier qui lui venait de son père, tout cela il l'a donné à Marcel Bandet, entre autres... Lorsque nous avons raccompagné Yasumoro à Genève avec Marcel Bandet, ces deux hommes ont eu les larmes aux yeux à l'idée de se quitter.

J.V. *Ils se comprenaient au-delà des mots.*

H.K. Oui. Ils avaient une telle amitié... Et cela me faisait plaisir de voir que mes trente six années d'études au Japon avaient au moins permis de les aider à exprimer cette amitié...

J'ai oublié de vous dire que lorsqu'on a rapporté tous les bambous du sud de la France, Imanaka et Yasumoro sont allés dans les ateliers municipaux et ont montré aux jardiniers d'Aix comment utiliser les bambous à la japonaise... Ils ont eu toutes sortes d'enseignements. Au Japon cela vaudrait une fortune. Ils ne se sont pas rendus compte, ici, du privilège d'avoir deux maîtres venus jusqu'à eux leur ouvrir de nouveaux horizons...

J.V. *Et maintenant ?*

H.K. J'avoue que j'ai un peu de crainte puisqu'il y a déjà six ans qui ont passé, et comme entre-temps aucun entretien n'a été fait, ils vont essayer de refaire le tout à leur façon... Au moment où les bambous ont commencé à se fissurer, j'avais un ami qui est venu ici exprès pour voir le jardin, il m'a dit : « Il faut tout de suite mettre des liens pour empêcher que les bambous ne se fendent d'avantage... » Je l'ai dit au jardinier d'Aix qui était là : je lui ai dit de le transmettre à Marcel Bandet de ma part ; j'avais téléphoné plusieurs fois à Marcel Bandet, je ne sais pas ce qui s'est passé, il m'a dit n'avoir jamais reçu de message; il ne m'a jamais rappelée... Et les bambous se sont fissurés ! On aurait pu faire en sorte que ces bambous vivent plus longtemps mais personne ne s'en est occupé... Il y a une espèce d'apathie, que j'ai remarquée, pour tout ce qui est étranger... Il y a même des gens qui m'ont critiquée d'avoir fait un jardin japonais ! Je vous assure, monsieur Valette, ils m'ont dit : « Ce ne sont pas des choses de chez nous, ça ! » D'autre parce que c'était un espace où ils ne pouvaient plus promener leur chien !...

Une dernière anecdote : En guise de lecture de ces « Dix Semaines au Japon » on a fait venir des batteurs de tambours, vous savez les grands tambours japonais. La salle du palais des congrès

était archi-comble. Tout le monde était un peu surpris de voir ces « musiciens » pratiquement nus, juste avec une petite bande d'étoffe autour des reins parce que c'est comme cela chez eux. Au début, les gens étaient un peu réticents mais à la fin toute la salle était soulevée, tout le monde applaudissait debout. Le rythme était tellement fort et prenant qu'ils en étaient devenus presque ivres.

Pour terminer, je voudrais rendre un hommage tout particulier à Philippe Veyrinas qui, le premier, a eu l'idée d'organiser ces « Dix Semaines au Japon » et qui a su non seulement concevoir un programme étonnamment original mais aussi s'entourer d'une remarquable équipe ; ensuite à Jean-François Connille qui, au milieu du désintéressement général a immédiatement compris l'importance d'un atout tel que le jardin japonais pour une ville comme Aix-les-Bains. En fin de compte, vous savez, l'histoire de demain c'est aujourd'hui qu'elle s'écrit !

George Sand en Savoie

MADemoisELLE LA QUINTINIE

« Il faut parler de nos montagnes... personne jusqu'ici ne l'a fait. » C'est naturellement auprès de George Sand que François Buloz, savoyard né à Vulbens le 20 septembre 1803 et de retour au pays à Ronjoux dans une belle propriété, manifeste ce désir qui lui tient particulièrement à cœur. La brouille homérique de seize ans qui sépara de 1841 à 1857 la romancière berrichonne du directeur de *La Revue des Deux Mondes* est maintenant surmontée.

En cette année 1861, George Sand effectue en Provence un séjour du 19 février au 29 mai, dont le fruit littéraire sera le roman *Tamaris*. Sur le chemin du retour pour retrouver son cher Nohant, elle effectuera un "crochet" de Lyon à Chambéry, par le chemin de fer, trouvant ainsi l'occasion d'honorer les invitations répétées de Buloz. En compagnie de son "secrétaire intime" Manceau et de sa servante Marie, George Sand séjourne à l'Hôtel de France à Chambéry. Dès le vendredi 31 mai, George Sand et ses « deux acolytes » vont rayonner autour de Chambéry, à la cascade de Jacob, aux Charmettes sur les traces de Jean-Jacques Rousseau, et à Lémenc, sur les hauteurs de Chambéry, dont l'église abrite le tombeau de Madame de Warens.

Le séjour, dont on suit avec intérêt les péripéties dans l'article documenté du docteur Françon, se déroule ainsi à Ronjoux, chez Buloz (les 1^{er} et 2 juin), aux Charmettes à nouveau (le 3 juin) et le 4 juin autour du lac du Bourget, d'Aix-les-Bains à Hautecombe et Bourdeau, avant de regagner Chambéry à sept heures. Ce sera la seule venue de George Sand à Aix-les-Bains, où elle n'a donc jamais passé la nuit. Les lieux découverts en une seule journée lors de ce périple sur et autour du lac du Bourget rythmeront les allées et venues des personnages de *Mademoiselle La Quintinie*, dont ils structureront géographiquement l'intrigue.

Lorsque George Sand voyage, elle engrange ainsi, par la plume et le crayon, observations et

croquis sur les paysages traversés, qu'elle intégrera le moment venu dans un nouveau roman. Un personnage truculent, une situation frappante, un site remarquable, une simple chanson



George Sand.
Portrait de Nadar
(1864)



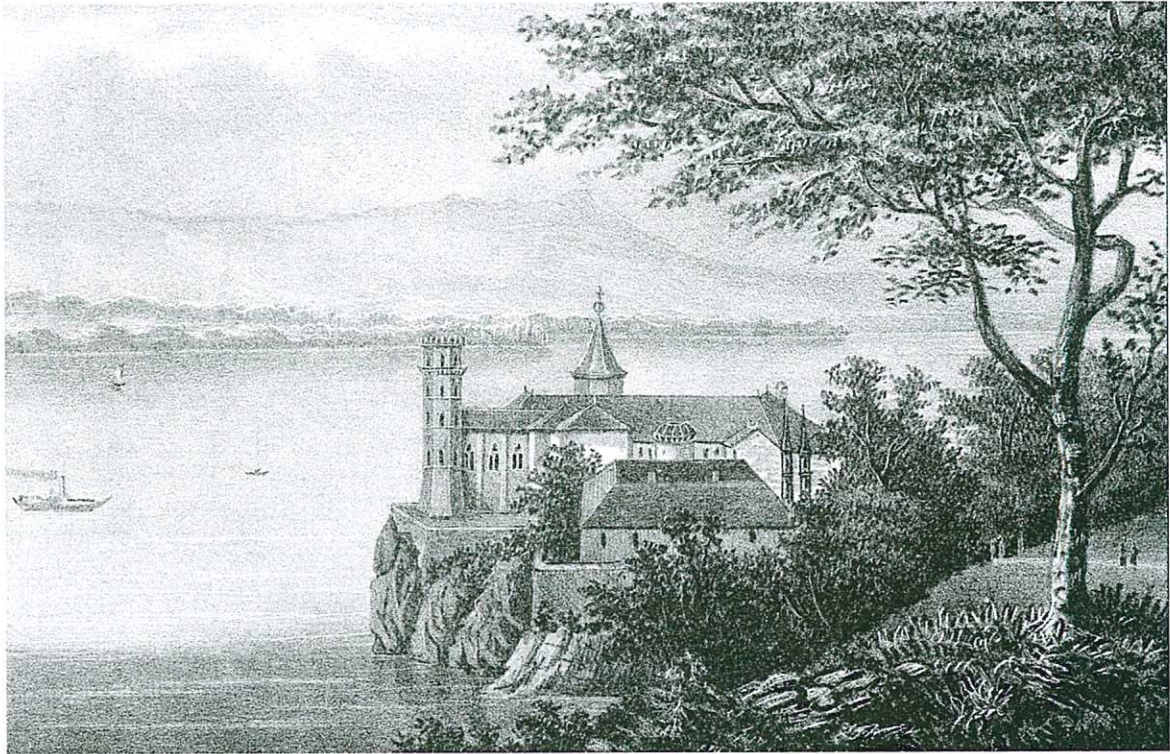
Les Charmette.
Lithographie
annotée au crayon
"juin (18)61"

ou une humble fleur suffisent à "donner le branle" à la création romanesque. George Sand a consigné ses impressions de voyage dans un *Carnet* (conservé à la Bibliothèque nationale sous la cote N.a.fr. 13656) qui développe les notations plus succinctes des *Agendas* régulièrement tenus par Manceau depuis le 25 janvier 1852. Elle y rédige par exemple, de manière déjà élaborée, le portrait d'un général observé d'un œil amusé à Lyon, dans la salle à manger de son hôtel, la veille du départ pour Chambéry. Ce personnage haut en couleurs nourrira le portrait caricatural du général La Quintinie, père de l'héroïne Lucie dans le (long) roman *Mademoiselle La Quintinie*, que George Sand situera en Savoie sur les lieux du (court) périple savoyard du printemps 1861.

George Sand est revenue « enchantée de la Savoie ». Sa correspondance en témoigne, dont on peut savourer quelques échantillons. « Ce sont les âpres beautés de la Provence avec la verdure normande et les jolies constructions suisses. » (À Charles Poncy, 5 juin 1861). « C'est une grande jouissance que d'être aux premières loges du beau théâtre de la nature. J'en ai pris une bonne goulée en Savoie. » (À Maurice Dudevant-Sand, 8 juin 1861). « ... la Savoie..., recouverte de la plus belle végétation du monde, a pris des airs de paradis terrestre. » (À Sainte-

Beuve, 8 juin 1861). « La Savoie de Chambéry, un paradis ! » (À Alexandre Dumas fils, 8 juin 1861). « C'est fort cher, mais quel pays ! quels arbres, quelles montagnes, et les beaux petits lacs ! » (À Pauline Villot, 11 juin 1861). « Ah ! que c'est beau cette Savoie !... J'ai vu des sites admirables, montagnes, cascades, lacs et j'ai été deux fois aux Charmettes, qui m'ont beaucoup impressionnée. » (À Émile Aucante, 18 juin 1861). « Je pense fort aux Charmettes, à la Savoie que j'adore... et à la délicieuse cascade où je leur ai dit adieu. » (À François Buloz, 19 juin 1861). Il s'agit de la cascade de Coux, célébrée par Rousseau, où George Sand situera un épisode très romantique de *Mademoiselle La Quintinie*. Un cadre géographique enchanteur est prêt à accueillir les héros d'une intrigue romanesque encore à élaborer.

Le samedi 19 avril 1862, George Sand indique sur son *Agenda* : « Je commence mon roman *du général*, je fais 30 pages. » On voit bien qu'elle utilise le portrait déjà en forme du *Carnet de voyage*, en brochant sans doute autour, mais sans s'éloigner du personnage, non encore impliqué dans une intrigue et qui donne, provisoirement, son titre à l'ébauche de roman. Un événement familial à la même date contribue tout à la fois à interrompre le travail de l'écriture (George Sand



Hautecombe.
Lithographie
extraite de
"Souvenir
d'Aix-les-Bains"
A. Perrin Ed.

sera occupée par les tâches de réception et d'organisation), et à fournir un élément important de l'élaboration de l'intrigue. Il s'agit du mariage de son fils Maurice avec Lina, la fille de son ami le graveur Calamatta. Lina et son père arrivent à Nohant, venant de Milan, le 19 avril, « après le dîner », en fin de la journée où s'est inaugurée la rédaction du « roman du général. » George Sand s'était préoccupée de marier Maurice et c'est elle qui adresse à Calamatta une demande en mariage en bonne et due forme le 20 mars 1862. Lina répond affirmativement sans cacher sa surprise. Le mariage sera célébré le 17 mai 1862, à Nohant, dans la plus stricte intimité, sans consécration religieuse, malgré les tentatives de George Sand qui envisageait au moins une bénédiction catholique de pure forme que n'acceptent ni Maurice, dont la recherche spirituelle évoluera vers le protestantisme, ni Lina, probablement influencée par son père. Cela provoque l'absence de la branche maternelle de Lina au mariage, et le désistement de plusieurs invités au « grrrand dîner » (*Agenda*), abstention marquant manifestement la réprobation d'un mariage non béni par un prêtre.

L'*Agenda* indique au dimanche 18 mai : « il manque plusieurs invités et les convives se réduisent à 14. » La mère de Lina, catholique fervente, tombe peu à peu sous l'influence exclusive des

prêtres. Le cléricisme envahit le foyer conjugal, comme, dans le roman, celui de Michel et Blanche de Turdy. George Sand est frappée par l'acuité de ces problèmes religieux autour du mariage. Elle s'en souviendra pour *Mademoiselle La Quintinie*. Avec les Calamatta se ravive également le thème de l'Italie, dont vient de se séparer la Savoie, et dont l'influence restera significative dans la province et dans le roman.

Se produit alors en cet été 1862 un deuxième événement, littéraire celui-ci. Commence en effet à paraître, dans la livraison du 15 août 1862 de la *Revue des Deux Mondes*, *Histoire de Sibylle*, d'Octave Feuillet, dont la parution se termine le 1^{er} octobre. Ce roman, véritable hymne au sacerdoce et à l'Église, conte le drame d'une jeune fille qui, après avoir converti sa préceptrice protestante, refuse d'épouser l'homme qu'elle aime parce qu'il ne partage pas sa foi catholique. George Sand ne tarde pas à réagir et à prendre feu et flamme, elle a lu le premier numéro dès le 17 août (elle le signale sur l'*Agenda*, sans commentaire), le deuxième le 3 septembre, jour où elle écrit à Buloz : « Je lis *Sibylle* [sic : George Sand écrira toujours le titre ainsi], il y a là... un grand talent, mais ce catholicisme me tape sur les nerfs et je trouve qu'il serait bien temps de dire son mot contre le mensonge du siècle. Je fais donc un roman qui est tout le contraire du cano-

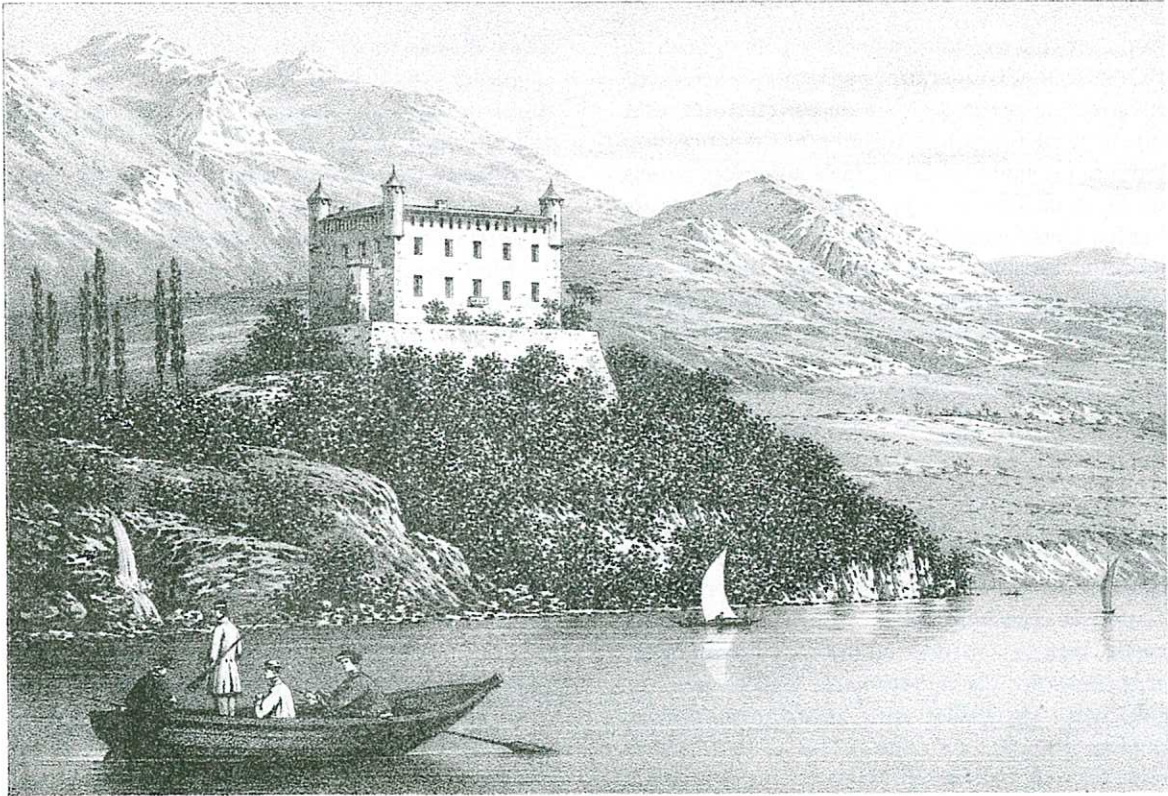
L a Q u i n t i n i e

nique, et cela très franchement. » L'intrigue de ce roman se fonde alors sur la situation exactement inverse : un héros décidé à ne pas convoler, tant que la jeune fille aimée n'aura point renoncé, non pas à sa croyance en Dieu, mais aux excès rituels de la confession et à la croyance au dogme de l'enfer. Cette jeune fille est Lucie (prénom symbolique évoquant les Lumières), et fille du général La Quintinie. Le jeune homme est Émile (fils spirituel de Rousseau). Son père, Monsieur Dumontier, est un philosophe affirmant une religion naturelle accessible à tous, sans l'intercession du clergé. Père et fils s'opposent à l'influence morbide d'un mystérieux personnage, en civil bien que prêtre, du nom de Moreali. Il fut le confesseur de Madame La Quintinie, la mère de Lucie, qu'il a naguère aimée « d'un amour de prêtre » et qui est morte, tuée par la terreur de l'enfer. Il considère Lucie comme sa fille spirituelle, veut la soustraire au monde et au mariage, et la consacrer à la vie religieuse. George Sand est consciente du brûlot que constitue le roman, qualifié tour à tour dans l'*Agenda*, au fil de la rédaction, de "subversif" (Samedi 30 août « je me remets à *M^{lle} de la Quintinie*, roman subversif »), de "terrible" (Vendredi 5 septembre 1862 : « Madame travaille à son roman terrible »), de "féroce" (Jeudi 2 octobre 1862 : « Madame travaille à son roman féroce. »), de "terrible" à nouveau (tout au long du mois de novembre). Cela jusqu'en janvier où Manceau note le lundi 19 : « Madame a terminé son roman *La Quintinie*. »

Parallèlement à la rédaction, George Sand et Buloz se livrent à une correspondance serrée. L'éditeur, d'accord pour la publication, s'efforce cependant avec prudence de modifier les formulations trop hardies (à titre d'exemple : « pourvu qu'elle préfère mon lit au confessionnal », que George Sand modifiera ainsi : « pourvu qu'elle me donne des enfants qui soient de moi, qu'elle préfère mon entretien au confessionnal. »), il indique en Savoyard érudit des précisions sur l'abbaye de Hautecombe (« Vous vous trompez quand vous dites que ce sont des capucins qui exploitent Hautecombe, ce sont des *Bénédictins de Cîteaux*. Gardez-vous de laisser cela, le clergé et les hobereaux de Savoie s'en serviraient trop contre vous. »). Buloz guerroie encore au sujet du titre, il écarte *Le Roman d'un prêtre* et Moreali et impose prudemment *Mademoiselle La Quintinie* (« ... dans des choses très parlantes, un titre qui n'est pas trop significatif est ce qu'il y a de mieux. »). Le roman paraîtra dans la *Revue des*

Deux Mondes du 1^{er} mars au 15 mai 1862, et le 4 juillet 1863 la Bibliographie de la France annonce (sous le numéro 6097) le roman en volume chez Michel Lévy frères.

Mademoiselle La Quintinie se présente donc comme un roman à thèse, pourfendant avant tout le parti clérical, en réaction au roman de Feuillet (« Mon livre est la contre-partie avec le même sujet. » écrit George Sand à Buloz le 20 octobre 1862), il comporte « de grosses réalités dures et blessantes pour la majorité des dévots ». George Sand déclare « la guerre à l'hypocrisie et aux tartufes [sic] », elle dénonce la confession et le dogme de l'enfer et du diable. Mais pour autant, elle tient à garder, dans ce débat d'idées incarné par des personnages, l'épaisseur romanesque individuelle de ceux-ci. « Le roman veut de la chaleur et de la passion » (lettre à Buloz du 17 février 1863), il doit être équilibré et présenter les divers points de vue équitablement (« ... le catholique y dit tout ce qu'il croit avec autant de chaleur et de liberté que le philosophe », lettre à Buloz du 4 mars 1863). Les personnages ne sont pas manichéens, Moreali possède un charme, une séduction, une éloquence que lui reconnaissent Émile Lemontier, Henri de Valmare, son ami, ou Lucie. À la fois victime et bourreau, il recherche la vérité. Émile connaît des colères, des impatiences et les « aiguillons de la jalousie ». La portée de l'anticléricalisme de *Mademoiselle La Quintinie* en est renforcée, dépassant le niveau théorique et abstrait de discussion qui pouvait être celui de l'article de M. Laveleye *La crise religieuse au XIX^e siècle* (que Manceau et George Sand ont lu le 17 février 1863). Émile s'exprime ainsi sur la confession, dans une lettre à son père : « je regardais la confession auriculaire comme une déviation du principe, comme un accommodement du pêcheur avec le ciel et du prêtre avec le pêcheur ; mais je n'avais pas encore mis dans une pensée l'image du prêtre entre Lucie et moi. » L'anticléricalisme s'exprime au fil des réactions croisées des personnages et s'élève contre la confession (qui amène le prêtre jusqu'à « l'alcôve conjugale »), le célibat des prêtres, le dogme de l'enfer et du diable, l'hypocrisie des « tartufes [sic] d'aujourd'hui », et l'infailibilité papale, déjà dénoncée dans le roman *La Daniella* en 1857. Buloz peut écrire à George Sand le 5 avril 1863 : « Savez-vous qu'ici on est terriblement effarouché de *M^{lle} la Quintinie* ? *Le monde antique et suranné de Chambéry n'est pas content...* »



Le château de
Bourdeau.
Lithographie
extraite de
"Souvenir
d'Aix-les-Bains"
A. Perrin Ed.

La présence sur les mêmes lieux de cet état d'esprit conservateur et clérical, auquel s'était déjà heurté Buloz (notamment avec son voisin Costa de Beauregard), et des Charmettes, encore vibrantes de la pensée de Rousseau, l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, incarne le débat entre religion et philosophie au cœur de ce roman épistolaire.

George Sand a déjà utilisé dans le roman *Jacques* (1834), avec 97 lettres (non datées), cette forme romanesque mise en œuvre par Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse*, où le couple Julie-Saint-Preux n'est pas sans annoncer le couple Lucie-Émile de *Mademoiselle La Quintinie*. Féconde au XVIII^e siècle, où triomphent *Les Liaisons dangereuses*, cette forme littéraire peut sembler désuète au XIX^e siècle. Genre de la communication et des points de vue, le roman par lettres ne semble plus correspondre à la solitude cultivée du héros romantique. Pourtant, dans *Mademoiselle La Quintinie*, George Sand en fait un usage convaincant. Notons déjà que la partie proprement épistolaire, constituée de 27 lettres datées sur une période resserrée, du 1^{er} juin 1861 au 23 juin (George Sand retrouve là les dates de son périple savoyard), ne constitue qu'un peu plus des deux tiers du roman (237 pages sur les 347 de l'édition originale de 1863, soit 68 %), un narrateur

omniscient prenant le relais pour les 110 pages finales où l'œuvre s'accélère vers le dénouement.

Qui écrit à qui ? L'expéditeur le plus prolifique est Émile, le jeune homme à conseiller (avec 10 lettres, 140 pages au total, toutes expédiées à son père, 7 à Paris et 3 à Chêneville, entre Lyon et Chambéry). Monsieur Lemontier est le destinataire le plus sollicité, outre les dix lettres de son fils, il reçoit 5 missives d'Henri de Valmare (dont les comptes rendus objectivent en contrepoint les propos d'un Émile amoureux et passionné) et une de Lucie, qui clôt la partie épistolaire, le 23 juin 1861. Monsieur Lemontier répond 4 fois seulement, à son fils, pour un volume de 18 pages. Le deuxième pôle de correspondance s'établit entre Lucie et Moreali. Le prêtre, désigné d'abord par M^{xxx} pour préserver le mystère, écrit à 4 reprises à Lucie, qui lui répond 4 fois. Lucie écrit d'autre part à Monsieur Lemontier, nous l'avons vu, pour solliciter son intervention et sa venue en Savoie. Et symétriquement, Moreali écrit à Rome au père Onorio, un saint des anciens temps, prêchant le retour aux rigueurs ascétiques de l'Église primitive. Les deux "mentors", le philosophe déiste et le mystique exalté, sont donc conviés à soutenir sur place leurs disciples respectifs, ce qui met fin à la partie épistolaire, les confrontations se déroulant

directement en Savoie. On note encore un court billet de dix lignes de Michel de Turdy, le grand-père chéri par Lucie, à Émile. L'ensemble des 27 lettres, où sont relatées aussi bien les interrogations métaphysiques et religieuses que les péripéties savamment agencées du roman d'amour et les menées mystérieuses de Moreali, assure un dynamisme étonnant à ces deux premiers tiers du roman. La vitesse d'échange aboutit d'ailleurs à un télescopage lorsque Émile, rédigeant, le 6 juin, la lettre IV à son père à Paris, reçoit, avant la fin de la rédaction de cette lettre, la lettre III de son père, expédiée du même 6 juin, de Lyon il est vrai, avant son départ pour Paris. Le courrier était rapide à l'époque ! Ainsi les lettres sont échangées entre Aix-les-Bains, Chambéry, le château de Turdy et voyagent vers Lyon, Paris, Chêneville pour le camp des Lumières et vers Rome pour celui du prêtre. Lorsque Monsieur Lemontier d'une part, le père Onorio de l'autre, rejoignent la Savoie, le roman épistolaire laisse place au narrateur traditionnel.

Le cadre savoyard est magnifiquement mis en valeur par la plume privilégiée de George Sand. Sur l'axe vertical tout d'abord, avec la « muraille dentelée appelée la chaîne des monts du *Tchat*, du Chat en langue vulgaire ». Terrienne et férue de géologie, la romancière goûte presque sensuellement les couleurs, les formes et le grain de ce « beau calcaire du Jura ». Du « toit plat du vieux château de Turdy » (qui correspond au château de Bourdeau), elle peut imaginer le travail des forces telluriques qui ont façonné ce « large et long soulèvement bosselé, fouillé, craqué et disloqué dans tous les sens, et enfin affaissé dans son ensemble désordonné, au milieu du soulèvement resté debout des montagnes environnantes ». La romancière, sous la plume d'Émile, est très sensible à l'esthétique moderne des grands travaux du chemin de fer, les huit ou dix tunnels que l'on découvre sur la rive opposée, embellie ainsi de « tourelles » et de « portiques encorbellés ». « C'est un beau spectacle que [...] cette nature savoissienne » écrit Émile à son père, avec cet ensemble imbriqué de routes, de constructions, de chalets, de manoirs, de cultures, comme celle de la vigne qui, à l'italienne « court en guirlandes sur les arbres ». Le lecteur goûtera l'ensemble de la description panoramique dans cette lettre II, mais le décor, pour enchanteur qu'il soit, ne suscite pas seulement une jouissance esthétique, il constitue aussi le cadre idéal pour accueillir la femme aimée,

comme le beau site de la vallée de l'Indre où le héros balzacien, Félix de Vandenesse, retrouve Madame de Mortsauf. « Elle était le lys de cette vallée. » Ainsi en est-il de la rencontre entre Émile et Lucie : « Je regardais ce grand, fier et doux tableau, songeant au plaisir de vivre là, près d'une femme aimée, lorsqu'une voix déjà connue comme si je l'eusse entendue toute ma vie, me fit tressaillir et frissonner : c'était Mademoiselle La Quintinie. » « Ce fut comme une apparition » ajouterait en écho Frédéric, le héros flaubertien de *L'Éducation sentimentale*. C'est la deuxième rencontre de Lucie avec Émile, mais la première en tête-à-tête.

« Ce fut à la cascade de Coux qu'eut lieu notre troisième rencontre. » La cascade est impressionnante par son harmonie, une notion esthétique primordiale pour Rousseau. Le site joue donc un rôle, au-delà de son intérêt pittoresque, dans la progression de l'intrigue. L'épisode est bien intégré dans la logique épistolaire. « Partout sur ces beaux rochers mouillés fleurit cette petite plante rose que tu aimes tant, l'érine alpestre, qui se tasse et se presse à la pierre, en lutte contre l'eau... » La petite fleur est la médiatrice affec-



La cascade de Coux.
Lithographie extraite de "Souvenir de Chambéry" A. Perrin Ed.



Panorama vu des Charmettes.

tive entre le père et le fils, entre un hier dont on se souvient et un aujourd'hui rempli de la présence de Lucie. Le tête-à-tête souhaité entre les amoureux est favorisé par la topographie des rochers qui les isolent de leurs compagnons. On prétexte aussi du bruit du torrent pour s'éloigner un peu « échanger des paroles suivies ». Et l'on se rapproche ainsi de l'érine alpestre, élément de couleur locale. George Sand s'intéresse de près on le sait à la botanique, elle demande à Buloz des plants du mont Grenier [sic pour Granier]. Dans le roman, outre l'érine alpestre de la cascade de Coux, on découvre avec les personnages les fraxinelles (sortes de vulnéraires), les grandes valérianes sauvages, le lierre (dans la chapelle de la grotte), les tilleuls de Turdy, les marronniers de Hautecombe et les châtaigniers séculaires de Ronjoux. À la cascade de Coux, « dans un paradis de fleurs et d'oiseaux », les amoureux sont seuls au monde. La « collation sur l'herbe » rejoint la tradition romanesque et picturale des déjeuners à la campagne. Le site est là encore le cadre d'un épisode important, comme le sera à la cascade de Jacob la rencontre entre Moreali et Émile, où la discussion philosophique est interrompue par le bruit de la « cascabelle », voix de la nature.

On découvre la ville de Chambéry de deux lieux élevés. D'abord à Lémenc, qu'Émile rejoint par un chemin très pentu en compagnie d'un

Anglais mélomane, pour accéder au couvent des Carmélites, où chante une cantatrice qui se révélera être Lucie. La musique et le chant sont une constante du roman sandien, où se détachent, comme le souligne Marielle Caors, les voix de cinq cantatrices : la Coronari (*Rose et Blanche*), Gina (*La Prima Donna*), Consuelo et Corilla (*Consuelo*), la Mozzelli (*Constance Verrier*). On retrouve également, en mineur et plutôt simples figurantes, la Persiana (*La Filleule*), une cantatrice pour qui s'enflamme Sir Lionel dans *Lavinia*, une autre qui a trompé le héros dans *Jacques*, et Olympe (*Mont-Revêche*). Lucie figure parmi les "bons amateurs", avec la Beppa des romans vénitiens, la Fiamma de *Simon*, la Sarah Owen de *Malgrétout*. Seule cette dernière n'est pas italienne, Lucie l'étant à demi, comme Lina Calamatta, cette « petite Italienne *nera nera*, chantant adorablement de sa voix de contralto » (lettre à Alexandre Dumas fils, 30 avril 1862). Émile est saisi et brisé par cette « voix surhumaine », tandis que montent en lui simultanément les affres de la jalousie envers Moreali, seul homme admis dans le sanctuaire auprès de Lucie. C'est dans cet état d'esprit contrasté qu'il découvre le panorama de la ville de Chambéry avec « ses toits d'ardoise sombre sans reflets, encadrés de fer-blanc brillant » qu'il retrouvera dans une autre tonalité et une autre lumière, vus des Charmettes (« cette petite ville aux toits d'or



lamés d'argent »), avec le cadre des montagnes enneigées. Chambéry est donc doublement présentée, non dans une description académique à visée purement esthétique, mais en situation romanesque, dans des moments privilégiés liés au chant et à l'amour de Lucie, et au souvenir ému et fondamental de Jean-Jacques Rousseau.

C'est encore sous le signe de Rousseau que George Sand (« fidèle comme au père qui m'a engendré ») met en œuvre les fortes impressions que lui a laissées le lac du Bourget, contemplé panoramiquement de la Dent du Chat, et parcouru sur les petits bateaux étroits utilisés d'Aix à Hautecombe. Dans *La Nouvelle Héloïse* (4^e partie, lettre 17), Saint-Preux et Julie se promènent en barque sur le lac Léman : « Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré m'excitait à rêver... » Elle se souvient sans doute de Chateaubriand : « Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur l'onde... » (*Atala. Les Chasseurs*). Et s'agissant du lac du Bourget, comment ne songerait-elle pas à la *Méditation quatorzième* de Lamartine :

« Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux. »

George Sand est un être d'action et de culture.

Elle ne sympathise pas particulièrement avec Lamartine, mais elle l'a côtoyé, notamment en 1848, lors des événements révolutionnaires. Lamartine participe au Gouvernement provisoire, alors que George Sand rédige plusieurs *Bulletins de la République*, dont le fameux n° 16. C'est de chez Lamartine par exemple qu'elle voit passer le 5 mars 1848 le cortège des funérailles des morts de février. Concernant notre roman, dans la longue lettre II (exposition du roman) d'Émile à son père, est évoqué « le bruit cadencé d'une paire de rames sur le lac » qui semble déclencher le cliché romantique lamartinien. Mais c'est dans un tout autre contexte que George Sand écrit. Il ne s'agit nullement d'une promenade romantique au clair de lune, sur un des plus beaux lacs du monde, mais des précautions prises par la mystérieuse embarcation du noir personnage (M^{me} à ce stade du roman) que le guetteur Émile observe se glisser dans la nuit complice vers la grotte où se blottit la chapelle rustique. George Sand détourne un « topos » romantique pour en nourrir les mystères nocturnes d'un roman d'aventures plus proche d'Alexandre Dumas que du poète des *Méditations*.

Outre des sites importants qui rythment les rencontres significatives, la présence savoyarde se manifeste tout au long du roman, par les en-têtes de lettres tout d'abord, et dans la quotidienneté



Chambéry vu de
Lémenc.
Lithographie
extraite de "Nice et
Savoie"

des activités et des déplacements. Émile habite « une espèce de chalet apocryphe » près d'Aix-les-Bains. Monsieur de Turdy réside dans son château sur les rives du lac du Bourget. La grand-tante dévote de Lucie passe ses hivers à Chambéry, sa maison est « le rendez-vous de la vieille aristocratie de province ». La fontaine intermittente de l'abbaye de Hautecombe, dite des *Merveilles*, est « une attrape bien conditionnée » ! Lucie et Monsieur Lemontier excursionnent en voiture avec Monsieur de Turdy du côté de La Motte et de Ronjoux. Henri, Élise et sa belle-sœur partent visiter la Grande Chartreuse, ce qui ménage un nouveau tête-à-tête entre Lucie et Émile. Le général La Quintinie loue une voiture au village du Bourget.

Au fil des notations se caractérise la manière de vivre. Henri de Valmare s'informe, à toutes fins utiles, des manières des « jeunes savoyardes ». Et surtout est mis en évidence le caractère clérical de la province, déjà souligné par Buloz à George Sand, et repris par Émile dans la lettre XXV à son père : « ... dans un pays et dans un temps où l'habitude et la mode sont pour tout ce qui porte la soutane... ». Le roman souligne également une cherté de vie déjà remarquée par George Sand. Moreali, à la recherche d'une pro-

priété pour fonder un couvent, estime qu'avec l'habit séculier, il pourra l'obtenir à meilleur compte. « ... les fidèles de Savoie étaient aussi jaloux de leurs intérêts que les autres... et tout vendeur exploiterait la circonstance. » On note aussi qu'après la toute récente réunion de la Savoie à la France, le Saint-Siège est inquiet de « l'esprit gallican » qui risque de s'y installer et autorise Moreali à fonder « un établissement religieux dans ce pays de Savoie ».

La province reste d'ailleurs profondément imprégnée d'Italie. Le père Onorio prêchant à Chambéry à l'oreille des Italiens d'origine et de tous ceux qui comprenaient la langue. Lucie, Française d'hier, se déclare « Italienne à demi ». Elle chante un vieil air italien. Elle aime Garibaldi, que George Sand a soutenu avec un beau texte *Garibaldi*, publié le 4 juillet 1859. On souligne dans le roman la musicalité de la langue italienne, qui favorise la poésie, le chant et l'expression lyrique. Le père Onorio a « l'accent campanien », « il y avait du Dante et du Michel-Ange dans sa vision de l'enfer ». Moreali considère l'Italie comme sa patrie. Il y a donc, au travers d'un roman épistolaire dont on aurait pu craindre qu'il évacue tous les aspects pittoresques, une vision globale de la vie et de la mentalité savoyarde en cette deuxième moitié du

L a Q u i n t i n i e

XIX^e siècle, qui légitime en profondeur le choix géographique où s'enracine le débat philosophique et religieux.

Lucie la Quintinie est une héroïne très proche de George Sand. Toutes deux ont connu une enfance privée de la présence du père et de la mère. Aurore Dupin a fréquenté à Paris le couvent des Dames Augustines anglaises, entre 13 et 16 ans, comme Lucie, également à Paris, au couvent de ***. Aurore figurait parmi les « diables » et Lucie est « cette enfant sauvage qui chante d'une voix de clairon à la tribune de l'orgue ». Toutes deux connaissent une vocation religieuse, intelligemment tempérée par leurs directeurs de conscience respectifs, le Père de Prémord et l'abbé Moreali. Aurore, petite-fille d'un maître oiselier parisien, soignait les oiseaux blessés qu'elle relâchait vers son dieu Corambé. Lucie, se dévouant auprès de Lucette, observe avec émotion le premier sourire de la fillette défavorisée devant le travail de nidification d'un oiseau. Les réticences instinctives de Lucie et Aurore devant le rituel, la confession ou le dogme de l'enfer esquissent un itinéraire spirituel et religieux, au terme duquel George Sand, influencée par Leroux, Michelet et Lamennais (cité dans *Mademoiselle La Quintinie*), prendra ses distances avec le catholicisme.

Dans cette Savoie où la pervenche de Rousseau fleurit encore aux Charmettes, et où le cléricisme imprègne toujours les mentalités, *Mademoiselle La Quintinie* marque un étonnant renversement de forces. Monsieur Lemontier domine Moreali : « ... le philosophe attendit la confession du prêtre. » Le 15 décembre 1863, l'ensemble de l'œuvre de George Sand est mise à l'Index par la Congrégation, mais le 29 février 1864, à la première théâtrale du *Marquis de Villemor*, à l'Odéon, les étudiants et les ouvriers font un triomphe à George Sand, qui peut savourer la portée de son roman (lettre à Maurice et Lina Dudevant-Sand, Paris, mardi 1^{er} mars 1864, 2 h. du matin) : « Mes enfants, je reviens escortée par les étudiants aux cris de Vive George Sand, Vive *Mademoiselle La Quintinie*, à bas les cléricaux ! »

Jean COURRIER

BIBLIOGRAPHIE

- SAND (George) – *Mademoiselle La Quintinie*, 1863, Michel Lévy frères (Reprint chez Slatkine, collection Ressources, Genève).
- SAND (George) – *Les Charmettes* (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1863 – Publié dans *Présence de George Sand*, n°9, octobre 1980).
- SAND (George) – *Correspondance*, édition de Georges Lubin, tomes XVI et XVII, Éditions Garnier.
- SAND (George) – *Agendas, textes transcrits et annotés par Anne Chevereau*, tome II (1857-1861), tome III (1862-1866), Éditions Jean Touzot.
- CHEVEREAU (Anne) – *George Sand, du catholicisme au protestantisme ?* 1988 (auto-édition).
- CAORS (Marielle) – *George Sand, de voyages en romans*, 1993, Éditions Royer.
- PAILLERON (Marie-Louise) – *François Buloz et ses amis, Les derniers romantiques*, 1923, Librairie Perrin.
- VERSINI (Laurent) – *Le roman épistolaire, collection Littératures modernes*, 1979, Presses Universitaires de France.
- Jean COURRIER prépare une édition du roman "Mademoiselle de la Quintinie" dont la sortie est prévue pour l'été 2004 aux Presses Universitaires de Grenoble.

ARTICLES

- REBOUL (Pierre) – « George Sand à Chambéry » (1861), *Revue de Savoie*, 2^e trimestre 1958.
- REBOUL (Pierre) – « Un roman savoyard de George Sand », *Revue de Savoie*, 1^{er} et 2^e trimestres 1960.
- TROUSSON (Raymond) – « George Sand et le vicaire savoyard : *Mademoiselle La Quintinie* », *Présence de George Sand*, n°9, octobre 1980.
- DELON (Michel) – « Jacques, *Mademoiselle La Quintinie* et le point de vue de Wolmar », *Présence de George Sand*, n°9, octobre 1980.
- SEGOIN (Bernadette) – « *Mademoiselle La Quintinie* et la religion nouvelle », *Bulletin des Amis de George Sand*, n°16, 1995.

MANUSCRIT

Le manuscrit autographe complet, signé « George Sand » comporte 1 320 pages in-8 reliées en 6 volumes in-8, maroquin rouge grain long, cadre de filet doré sur les plats avec inscription en lettres dorées sur le plat supérieur du Tome I (*La Famille Sand* à Édouard Philippe)

Ce manuscrit appartenait à la magnifique collection romantique du colonel Daniel Sickles, dispersée après sa mort dans d'importantes ventes à l'Hôtel Drouot. Cet ensemble était géré par Thierry Bodin (expert, librairie Les Autographes, 45 rue de l'Abbé Grégoire, 75006 Paris).

Le manuscrit de *Mademoiselle La Quintinie* a figuré dans la 20^e partie de cette vente (n°9191) effectuée les 15, 16 et 17 avril 1996.

George Sand visite la Savoie

MYTHES ET RÉALITÉS

En 2004 est célébré le bicentenaire de la naissance de George Sand (1804-1876). Cette commémoration fournit un excellent prétexte pour évoquer son voyage en Savoie en 1861 et aussi pour rectifier nombre de versions fantaisistes qui continuent à voir le jour alors que des documents incontestables permettent de décrire l'exacte réalité.

George Sand a visité de façon certaine la Savoie à deux reprises.

La première fois, en septembre 1836, elle s'est rendue, avec ses deux enfants, Maurice et Solange, encore tout jeunes, à Chamonix pour y retrouver Franz Liszt et Marie d'Agoult. Ce séjour est évoqué par elle dans la Xe Lettre d'un voyageur.

Vingt-cinq ans plus tard, au printemps 1861, rentrant de Tamaris, près de Toulon, où elle a passé plusieurs semaines de convalescence, elle fait un détour par Chambéry, y demeure une petite semaine et rayonne autour du lac du Bourget avant de regagner Nohant.

Seul, ce second séjour retiendra notre attention, car il concerne la région de Savoie qui nous est la plus proche.

Il nous faudra d'autre part examiner la question du ou des séjours aixois que certains biographes de Marie de Solms prêtent à George Sand : l'enquête menée sur ce sujet nous conduit à nier leur réalité.

La visite de 1861

Les sources

La principale émane de George Sand elle-même : celle-ci a rédigé pendant son séjour dans le Midi un carnet de voyage où elle notait chaque jour ses activités, les personnes rencontrées, les paysages traversés, bref toutes ses impressions personnelles sur un mode spontané, avec l'arrière-pensée que tout cela pourrait éventuellement lui servir dans de futurs ouvrages. Ce carnet est conservé à la Bibliothèque Nationale sous la référence N.a.fr 13.656, et le texte intégral des feuillets concernant son séjour en Savoie (du folio 112 au folio 125) a été publié en 1958 dans la *Revue de Savoie* par Pierre Reboul qui l'accompagne de commentaires fort bien documentés. Il faut rappeler que ce carnet était à usage personnel et nullement destiné à être publié*.

En outre l'agenda, que George Sand a tenu chaque jour du 25 janvier 1852 jusqu'à dix jours avant sa mort en 1876, apporte une confirmation très résumée des mêmes événements.

La *Correspondance* de George Sand nous renseigne sur les préliminaires et les suites de son voyage en Savoie.

Enfin Marie-Louise Pailleron, dans le tome III de l'ouvrage qu'elle a consacré à son grand-père, *François Buloz et ses amis*, apporte des précisions intéressantes et le point de vue de sa famille sur diverses péripéties de cette visite.

Les préliminaires

Certes George Sand aurait pu visiter la Savoie au passage lors de ses voyages en Italie, en 1834 à Venise avec Musset à l'aller et avec Pagello au retour, ou encore en avril-mai 1855 à Rome et Florence avec Manceau, mais elle préféra utiliser la voie mari-



time par Marseille et Gênes.

Il lui fallut attendre 1861 et l'installation de son éditeur, François Buloz, à Ronjoux, près de Chambéry, pour qu'elle se décidât à venir en Savoie.

François Buloz, sa famille et Ronjoux

Celui-ci, né en 1803 à Vulbens, près de Saint-Julien-en-Genevois et donc savoyard d'origine, issu d'une famille modeste, vient à Paris à l'âge de dix ans, gagne sa vie à droite et à gauche, prépare l'Ecole Normale sans succès, et finalement entre, en 1829, comme correcteur d'imprimerie à la *Revue des Deux-Mondes* qui vient d'être fondée : sa carrière est fulgurante car deux ans plus tard, en 1831, il en devient le rédacteur en chef et bientôt le directeur, fonction qu'il va occuper jusqu'en 1875. En outre il dirige le Théâtre-Français comme Commissaire royal de 1838 à 1847, puis comme Administrateur jusqu'en mars 1848. C'est dire le rôle capital qu'il tient pendant près d'un demi-siècle auprès des auteurs littéraires ou dramatiques, en particulier les romantiques.

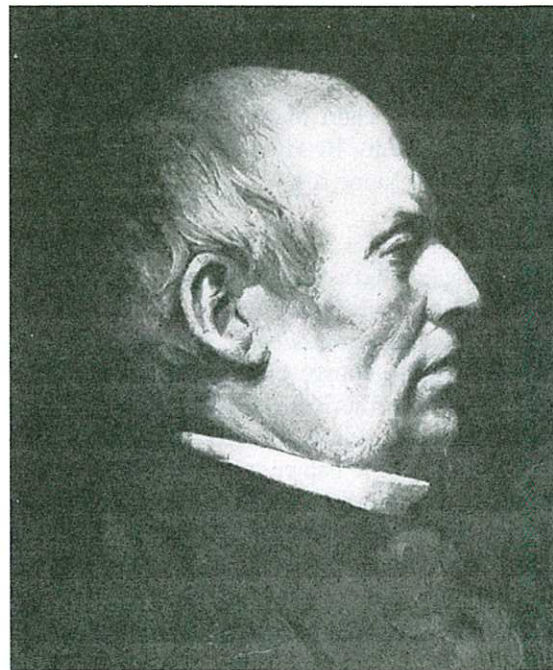
Il épouse en 1835 Christine Blaze, fille du musicien provençal Castil-Blaze, dont il a quatre enfants : trois garçons, Paul (1837-1846), Louis (1842-1869) et Charles, qui lui succèdera à la tête de la *Revue* en 1875, et une fille, Marie, née

en 1840, qui épousera Edouard Pailleron (1834-1899), auteur dramatique (*Le Monde où l'on s'ennuie*) et futur académicien ; de cette union naît en 1872 Marie-Louise Pailleron, auteur notamment des *Buveurs d'eaux*, classique ouvrage sur les célébrités qui fréquentent les stations thermales.

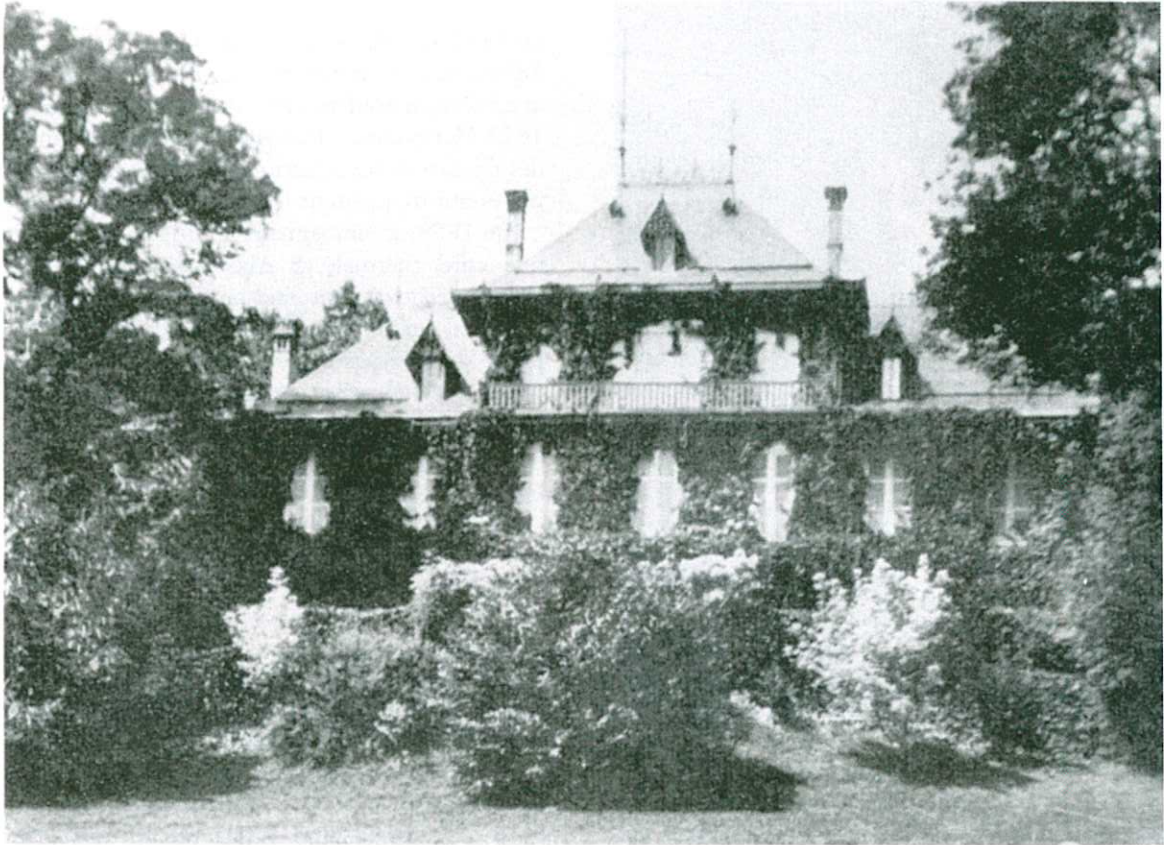
En 1858, accompagnant son fils Louis qui suit une cure thermale à Aix-en-Savoie, François Buloz découvre, au sud-ouest de La Motte-Servolex, sur la route du col de l'Épine, la propriété de Ronjoux avec un beau logis du XVIII^e siècle, et aussitôt séduit, il l'acquiert de M. Aubriot de la Palme pour y venir en vacances (ce sera sa « maison alpestre ») et aussi avec l'arrière-pensée d'y trouver un refuge en cas d'exil car il est en désaccord avec le régime impérial. L'annexion de la Savoie en 1860 ne modifie pas ses projets d'aménagement, et Marie-Louise Pailleron nous dit qu'« *il aime bientôt {Ronjoux} à l'égal de sa Revue* ».

Ses rapports avec George Sand passèrent par des phases diverses. En 1832, il signait avec elle un contrat selon lequel elle se « *livrait à la Revue des Deux-Mondes pour une rente de 4.000 francs et trente-deux pages d'écriture toutes les six semaines* ». C'est à un dîner chez Buloz qu'elle rencontre Musset. Entre écrivain et éditeur, les relations alternent conflits et accalmies jusqu'à la rupture suivie d'un procès en 1841. En 1858, c'est de nouveau l'entente, et Buloz publie, dans sa revue, *Elle et Lui* en janvier 1859.

George Sand



François Buloz



La propriété de
Ronjoux.
(Revue de Savoie -
1958)

George Sand et ses « acolytes »

En 1861, George Sand a 57 ans. L'année précédente, en octobre 1860, elle a failli succomber à une forme grave de fièvre typhoïde. Elle passe l'hiver à Nohant et décide de parfaire sa convalescence dans le Midi. Le 15 février 1861, elle quitte Nohant et rejoint à Toulon son fils chéri Maurice, âgé de 38 ans et encore célibataire. Ils s'installent à Tamaris dans une maison « jaune rosé ».

Deux personnes l'accompagnent : Alexandre Manceau et Marie Caillaud. Le premier est depuis 1850 l'amant de George : de treize ans plus jeune qu'elle, ami de Maurice, fils d'un gardien du Luxembourg, graveur sur acier, il est tout à la fois son secrétaire intime et son homme de confiance, et il la délivre des soucis matériels, la pourvoyant en papier, plumes, encre bleue, tabac turc, verre d'eau sucrée... On a pu dire de lui qu'il fut le plus conjugal de ses amants.

Marie Caillaud, dite « Marie des poules », est une paysanne berrichonne soignée et élevée par George Sand qui la considère comme « la gouvernante de son intérieur et une sorte de fille pour elle » ;

très douée, elle devient l'étoile de la troupe du théâtre de Nohant.

L'invitation

Déjà de Nohant, en octobre 1860, dans une lettre à Buloz, George Sand écrivait : « *Ce que vous me dites de votre Savoie où il fait beau, et de votre habitation où il y a des plafonds bleus, donne grande envie d'y aller, d'autant plus que c'est la France à présent...* »

Le 13 mai 1861, Maurice part, de Toulon, visiter l'Algérie et George Sand, qui s'appête à quitter Tamaris pour revenir à Nohant, prend la décision de faire un détour par la Savoie en remontant du Midi. Le 18 elle écrit à Christine Buloz pour lui en faire part et lui demander des renseignements sur la distance de Ronjoux à Chambéry, les moyens de transport, ajoutant : « *je suis une bonne femme, il n'y a pas de cérémonie à faire avec moi et si vous n'étiez pas installée encore, vous pouvez m'envoyer coucher moi et mes deux acolytes à l'auberge du village voisin.* » Le 24 mai, elle lui confirme sa venue prochaine : « *Je vais pour vous voir et pour admirer votre Savoie qu'on dit si belle. Je dors partout, je mange de tout et fussiez vous au*

bivouac, je ne ferais pas la grimace... Ne changez rien à vos projets, ne m'attendez pas. »

Il est probable que Christine Buloz ne manifesta guère d'empressement à l'idée de recevoir chez elle, dans une maison non encore aménagée, George Sand et ses « deux acolytes », et cette dernière, jalouse de préserver son indépendance, et aussi son rythme de sommeil personnel (travaux d'écriture très tard dans la nuit et lever guère avant 11 h.), choisit finalement la solution d'un hôtel chambérien.

L'arrivée

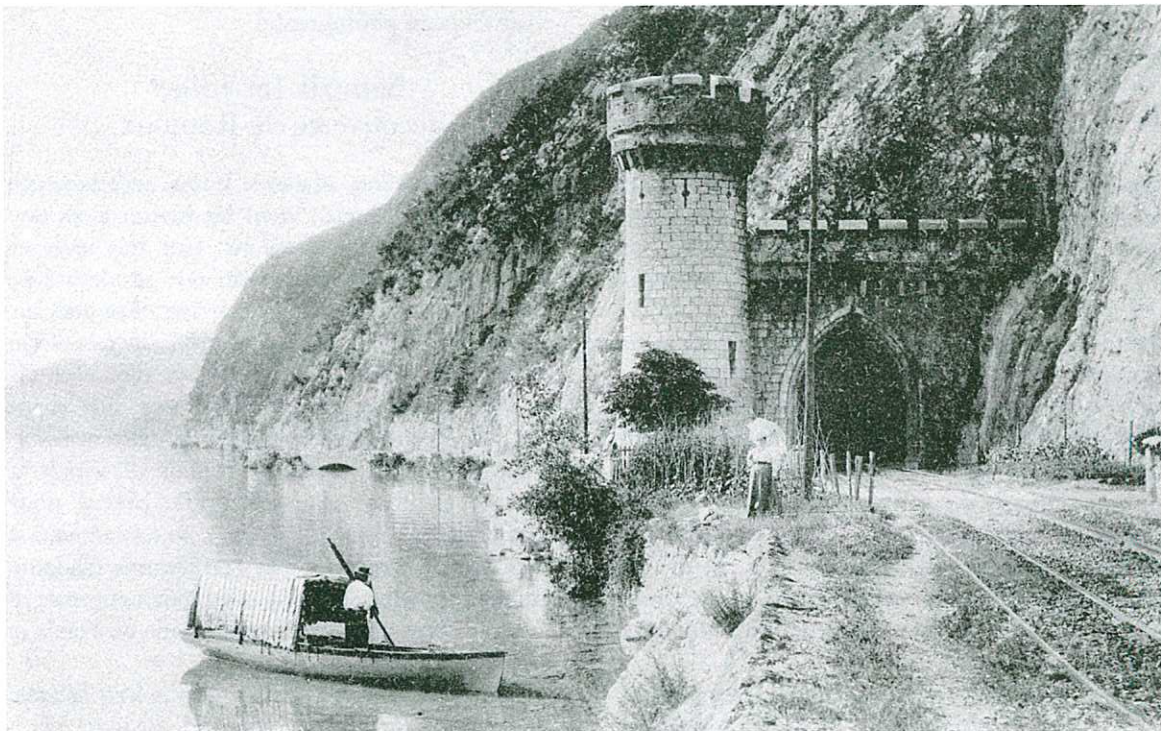
Les voyageurs quittent Tamaris le 29 mai par le train et font étape à Lyon à l'Hôtel de Provence et des Ambassadeurs, place Bellecour. Le jeudi 30 mai, après une « très bonne nuit » malgré la chaleur écrasante, un bain réparateur et un bon déjeuner, c'est à midi et demi le départ « pour le chemin de fer de Victor Emmanuel qu'on prend aux brotteaux hors la ville, très loin de l'hôtel ». Les voyageurs obtiennent un coupé, compartiment de première classe à une seule banquette. A Culoz, on change de voiture car une partie du convoi s'en va à Genève. A Aix-les-Bains, on dépose une partie du personnel, « puis on nous a fait marcher à reculons pendant une demie lieue pour reprendre la route de Chambéry au bord du

lac, nous avons donc aperçu Aix qui nous a paru charmant, et nous avons salué deux fois la dent du chat ».

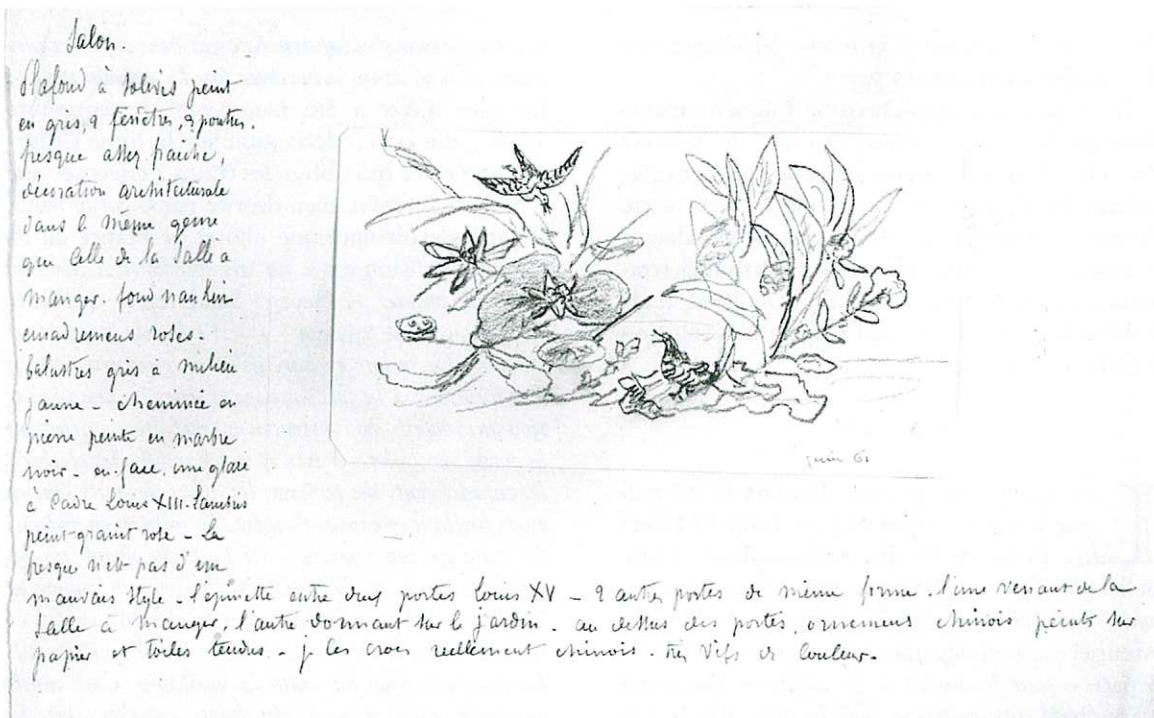
La gare d'Aix a été inaugurée en septembre 1858 ; elle est en dérivation sur la ligne Culoz-Chambéry, ce qui oblige les trains à effectuer une double manœuvre bien décrite par George Sand

Après avoir noté que l'hôtel de France où ils ont pris pension est « un très joli hôtel... avec des chambres propres », George Sand relate quelques impressions de voyage : « ...Le lac du Bourget est un adorable miroir encadré de montagnes assez élevées et d'un aspect à la fois sauvage et doux... une végétation qui réjouit, des constructions très jolies... affectant la forme de chalets, à Aix et à Chambéry les clochers, les encadrements des fenêtres, les arêtes des toits sont en étain brillant comme de l'argent, les toitures en ardoises les murs un peu sombres... Ici la vigne monte sur les arbres et croise ses berceaux sur les champs comme en Toscane. » Elle est fascinée par le chemin de fer et ses ouvrages d'art : « Le chemin de fer qui côtoie le lac entre plusieurs fois dans la montagne. Ces tunnels ont pour entrée et sortie des portes crénelées avec des tours... C'est beau les chemins de fer... ça décrit des courbes superbes qui font bien comprendre à l'œil les mouvements intéressants du terrain. »

Enfin éclate l'orage qui menaçait depuis le matin, et la pluie abondante promet une nuit réparatrice.



Entrée du tunnel de Grésine à l'époque où George Sand est passée.



Dessin de fleurs et d'oiseaux (peut-être le dessus des portes ?), entouré d'un texte de la main de Manceau.

Vendredi 31 mai : pèlerinage aux Charmettes

Après un bon déjeuner, le trio part à 11 h. « dans une calèche très commode avec deux forts chevaux et un conducteur à l'air féroce pour la populace, mielleux avec nous. » Il les conduit à « la cascade de Jacob où il ne manque que de l'eau... elle est jolie quand même et quand on monte le sentier au-delà on a une vue magnifique sur le lac du Bourget. »

Puis on gagne les Charmettes par un chemin charmant, « tout ombragé de beaux noyers ». Est longuement décrite la maisonnette « à l'aspect rustique et vieillot. » George Sand ne dissimule pas son émotion : « j'ai été émue en mettant le pied dans la salle à manger et pour la première fois de ma vie j'ai éprouvé le phénomène de la réminiscence... On ne serait pas surpris de voir arriver par la fausse porte entrouverte peinte en trompe-l'œil le jeune Jean-Jacques, Mme de Warens ou même le perruquier... » Ce pèlerinage revêt pour elle une très forte signification affective : comme le dit si joliment Léandre Vaillat, elle ne fait que rendre à Jean-Jacques Rousseau la visite que celui-ci avait faite à son aïeule un siècle auparavant et dont elle a narré avec humour et tendresse la scène larmoyante dans *Histoire de ma vie*.

Suit une description du jardin où George Sand arrache de la pervenche pour la planter à Nohant.

Manceau a un malaise subit qui dure près d'une heure et l'inquiète fort. Après un détour par l'hôtel pour se reposer, le trio monte « à Lemenc auprès d'un couvent de riches carmélites d'où l'on découvre tout Chambéry. » Au retour, ils découvrent, de la fenêtre de leur chambre, les « alpes couvertes de neige » dont Manceau va acheter des vues chez un photographe.

Samedi 1er Juin : découverte de Ronjoux.

Il pleut à verse. Madame Buloz, accompagnée de son fils Louis, vient les inviter alors que George est encore au lit. Une fois levée et ayant déjeuné, cette dernière, avec ses deux acolytes, emprunte sa calèche et arrive à Ronjoux sur les midi et demi : « C'est un jardin de rois. » De là, on a une vue superbe décrite avec enthousiasme : « C'est un des plus beaux sites de la terre ! » Vient la description de la maison, vaste, bien divisée. La chambre qu'on destinait à George est fort jolie, mais celle prévue pour Manceau est « meublée d'un lit, d'un bain de pieds et d'un séchoir à serviettes », et l'on taquine madame Buloz. La journée se passe assez gaiement malgré la pluie, avec un tour de promenade où l'on « se mouille les pattes. »

« Le dîner est fort mauvais, mais ce n'est la faute de personne. Ils ne sont pas installés, ils n'ont que le

tort de nous vouloir, ne pouvant encore nous recevoir. » Ils font la connaissance de Marie Buloz, « *rousse comme une carotte* », future Madame Pailleron, qui déteste la campagne, et de son frère Louis, bon garçon qui a 2 chiens insupportables que George Sand fait bannir du dîner ce qui ne l'empêche pas d'être dévorée par les puces ! Retour à Chambéry par une nuit assez noire.

Dimanche 2 Juin :
arrivée de François Buloz

François Buloz arrive de Paris et les invite à revenir à Ronjoux. Auparavant le trio visite Chambéry et va voir « *le palais du gouvernement (le château des ducs de Savoie), flanqué de l'ancien palais et de la chapelle ogivale.* » Ils observent les troupiers chantant des cantiques à la messe. Un factionnaire pose sur son épaule un grand lézard vert apprivoisé qui ne mord pas.

En calèche, ils se rendent à Ronjoux et font avec Buloz une grande promenade en direction de Saint-Sulpice, au milieu de bois, de torrents, de cascades et de châtaigneraies admirables. Surpris par la pluie, ils se réfugient dans la maison du maire, qui est à vêpres, mais son petit garçon leur donne à boire du lait. Le chien de Louis tue deux poulets.

Quittant les Buloz à 4 heures, ils s'arrêtent à La Motte pour visiter la propriété du marquis Costa de Beauregard, qu'ils ne rencontrent pas. Le parc est « *très bien tenu, 50 ouvriers tous les jours de l'année pour l'entretenir. Dans la maison, seulement 15 domestiques - sans compter les jardiniers, palefreniers, etc. ... La ferme est superbe...* », et l'exploitante de Nohant apprécie en connaissance. Elle sou-

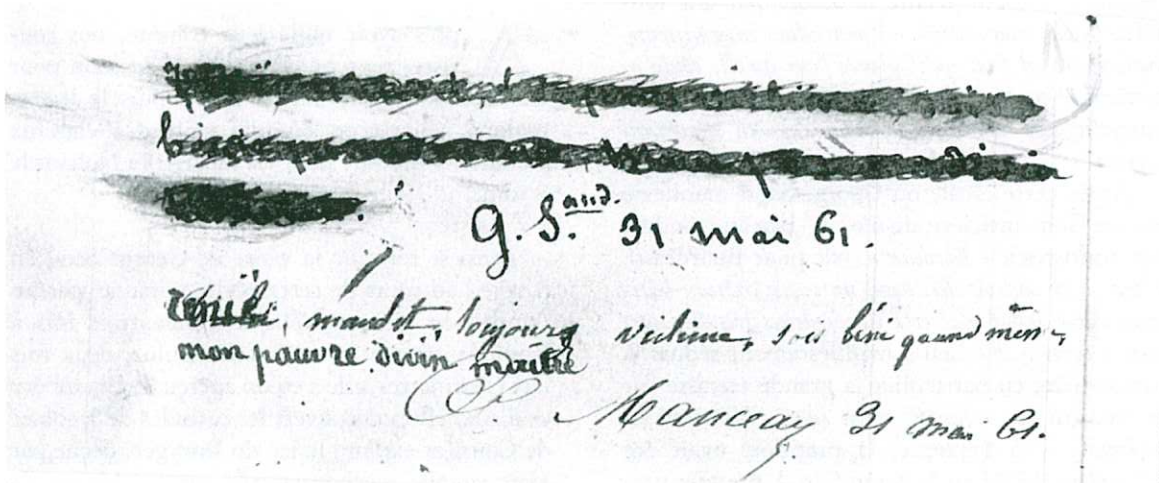
ligne le fait que dans le parc l'école de filles est tenue par des sœurs et l'infirmerie par des frères, et elle ajoute : « *La part du prêtre est partout. Mr Costa est fort dévot il a 200.000 f. de rentes et possède une partie de la vallée.* »

Lundi 3 Juin : deuxième visite aux
Charmettes. Les Marches et Myans

Nos voyageurs retournent aux Charmettes pour que Manceau puisse faire des croquis du paysage, de la chambre et de l'épinette de Rousseau, imité par George Sand elle-même (quelques-uns de leurs dessins sont reproduits dans les numéros 9 (octobre 1980) et 11 (mai 1981) de la revue *Présence de George Sand*, avec un article de Thierry Bodin sur l'album de dessins de George Sand). George Sand en profite pour effacer les lignes qu'elle avait tracées trois jours avant sur le livre des visiteurs en ne laissant que l'inscription de Manceau (« *René, maudit, toujours victime, sois béni quand même mon pauvre divin maître* ») parce qu'elle juge les commentaires des visiteurs « *trop bêtes et trop immondes.* »

En calèche décapotée, ils prennent la route de Turin, puis de Grenoble, et s'arrêtent au village des Marches où on donne l'avoine aux chevaux. C'est l'occasion de visiter le parc d'un autre Costa, cousin du premier, et son château Renaissance d'où l'on a une vue admirable sur les chaînes neigeuses et sur le mont Granier.

L'excursion se poursuit par les Abymes de Myans et l'église Notre-Dame de Myans, « *toute petite et gentille, mais écrasée par une de ses colossales bonnes vierges que la prêtraille fourre partout aujourd'hui.* » Elle décrit « *cing curés et un crétin en habit*



Sur le livre des visiteurs des Charmettes, inscription biffée par George Sand le 3 juin.

séculier se promenant en disant leur bréviaire. » Leur cocher leur assure que « *c'est l'empereur qui a inondé la Savoie de cette prêtraille, que Victor-Emmanuel n'en cherchait pas si long, on paraît ici regretter l'annexion que l'on a pourtant votée avec enthousiasme...* »

Après cette diatribe anticléricale, nos touristes regagnent Chambéry, accompagnés d'un vent froid.

Mardi 4 Juin : le lac du Bourget, Hautecombe, Bourdeau et Aix

Ce mardi 4 juin revêt une grande importance dans le programme savoyard de George Sand : elle va découvrir le décor d'un prochain roman et, plus accessoirement, avoir un aperçu de la ville d'Aix.

Départ à 11 heures dans la calèche à 2 chevaux. George Sand est « *assez patraque* ». En une heure et demie, on arrive au lac du Bourget « *calme, bleu, limpide.* » Le trio embarque « *dans un batelet si petit et si frêle que ça fait trembler* » ; on y est très mal : « *il n'y a pas de place pour les derrières un peu volumineux et on est trop haut quand on n'a pas les jambes longues.* » Les 2 jeunes bateliers, qui ont « *des dents superbes* », les mènent très vite et en une heure ils arrivent à l'abbaye. « *Elle est entièrement moderne, gothique imité...* » Le jugement est sévère : sans couleur, sans caractère, sans poésie ; seules trouvent grâce « *les statues, statuettes et peintures qui décorent ce St-Denis savoyard... assez jolies et nullement à mépriser* ».

L'abbaye est occupée par « *12 capucins* » (que George Sand confond avec les bénédictins), les abords par « *d'affreux pauvres* » que les bons pères feraient bien de nourrir et habiller alors que « *le tronc des pauvres ne va pas dans la poche des pauvres...* » C'est ensuite le détour par une fontaine des merveilles « *prétendue intermittente. Balançoire, il faut qu'il pleuve pour qu'elle coule* », remarque toute de bon sens ! Enfin la visite de la chapelle est guidée par « *un capucin dégoûtant affreux* ».

Après cette escale où George Sand manifeste encore son anticléricisme, le bateau conduit nos touristes à « *Bordeau* ». (sic pour Bourdeau). C'est « *un endroit délicieux, un vieux château bâtiment carré à toit plat et à échauguettes très élégantes aux 4 coins* ». Ce lieu a manifestement séduit la romancière, en particulier la grande terrasse sur le lac, qui est « *fermée, on ne laisse plus entrer les badauds.* » A l'époque, la propriété avait été achetée en 1850 par le baron Girod, premier pré-

sident à la Cour d'Appel de Chambéry, qui l'avait fait restaurer par l'architecte Pellegrini bien connu des Aixois ; Joseph Girod habita le château et y mourut en 1866. George Sand ne semble pas l'avoir rencontré et n'a donc pas visité l'intérieur du château qui deviendra le manoir de Turdy, cadre de son roman, *Mademoiselle La Quintinie*.

Après avoir retraversé le lac, le trio reprend la voiture « *au grand port (nous étions partis par le port qui est au-dessus plus près d'Aix)* ». La calèche effectue un tour de ville dans Aix : « *C'est une ville d'hôtels, de restaurants, de cafés et de bastringues-aristo, nous voyons la façade du fameux casino, les auberges sont très belles, les maisons à louer aussi. C'est un charmant endroit pour qui aime à se montrer, aussi nous fuyons.* »

De retour à Chambéry à 7 h, George Sand dîne dans sa chambre et se dit « *très lasse d'avoir souffert des entrailles toute la journée* ».

Mercredi 5 Juin : Ronjoux. Cascade de Coux

Après 11 heures de sommeil, George Sand est rétablie. Il pleut à verse et on part à 11 h. pour Ronjoux. Manceau y fait des gaufres avec Marie et « *Melle Buloz* ». Dans l'après-midi, le trio prend la route de Lyon pour aller voir la cascade de Coux, « *... un bijou, Jean-Jacques la chérissait et il avait raison* ». Manceau passe dessous et est bien trempé... Arrive le moment des adieux à la famille Buloz avant le retour à Chambéry pour y faire les malles.

Jeudi 6 Juin : Départ et retour à Nohant

Après avoir réglé leur compte, nos touristes reprennent à 1 h. 40 le train pour Lyon où ils feront étape, puis le lendemain à Montluçon où une voiture à chevaux viendra les prendre pour les rapatrier à Nohant le 8 juin.

Ainsi se termine la visite de George Sand en Savoie : au cours de cette petite semaine, par un temps peu clément, elle est allée trois fois à Ronjoux rencontrer la famille Buloz, deux fois aux Charmettes, elle a eu un aperçu de Chambéry et d'Aix, elle a découvert les cascades de Jacob et de Coux, et exploré le lac du Bourget, déçue par Hautecombe, enthousiasmée par le château de



Bourdeau qu'elle choisira comme cadre de son futur roman. On ne peut qu'admirer la vitalité et la curiosité inlassable de cette femme de 57 ans toujours à l'affût de visages ou de paysages nouveaux.

Elle a accumulé des notes qui lui serviront à la rédaction de deux œuvres littéraires : un roman, *Mademoiselle La Quintinie*, qu'elle écrira à Nohant en 1862 (il fait l'objet de l'article voisin de Jean Courrier), et un essai, *A propos des Charmettes*, que François Buloz publiera dans la *Revue des Deux-Mondes* en novembre 1863 (publié à nouveau dans *Présence de George Sand*, No. 9, octobre 1980).

Dès son retour à Nohant, elle exprime sa satisfaction à divers correspondants : à Alexandre Dumas (« *La Savoie de Chambéry, un paradis !* »), à son fils Maurice Dudevant (« *La Savoie, c'est si beau qu'on ne songe à rien de mieux quand on y est* »), à Emile Aucante (« *Ah, que c'est beau cette Savoie ! et comme j'aurais dû y aller plus tôt !* »), Elle dit sa reconnaissance à Christine Buloz : « *Le paradis terrestre de la vallée de Chambéry me reste dans la tête comme un rêve ...* », et dans une lettre à celle-ci du

4 mars 1863, elle se préoccupe de se procurer un herbier de fleurs savoyardes car le mauvais temps lui avait interdit, lors de sa visite, de se livrer à l'un de ses plaisirs favoris.

En réalité, George Sand ne retournera pas en Savoie et elle fait la sourde oreille lorsque Gustave Flaubert, en juillet 1874, lui vante les vertus thérapeutiques des eaux d'Aix : « *Comment ? malade ? pauvre chère maître ! Si ce sont de rhumatismes, faite (sic) donc comme mon frère, qui en sa qualité de médecin ne croit guère à la médecine. Il a été l'année dernière aux eaux d'Aix-en-Savoie, et en 15 jours il s'est guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans ...* ». George Sand n'écoula pas son *vieux troubadour* et n'eut cure de ses conseils.

Mythes et légendes

Comme on le voit, le séjour de George Sand en Savoie en 1861 est parfaitement documenté et la narration personnelle qu'elle en donne avec une accumulation de détails et de choses vues lui confère un indiscutable cachet d'authenticité. En outre, ce texte a le mérite de laisser transparaître à chaque ligne la forte personnalité de l'auteur.

Aussi peut-on à bon droit s'étonner des versions plus ou moins fantaisistes qui continuent de fleurir ici ou là. Un bon exemple est fourni par le site Internet du château de Bourdeau qui proclame fièrement : « Georges (sic) Sand y séjourna et y écrivit son roman, *Mademoiselle La Quintinie* », alors qu'elle y passa à peine une heure le mardi 4 juin vers 16 h. Fréquente aussi est l'erreur qui confond l'invitation à Ronjoux par les Buloz avec un hébergement effectif dans cette propriété. Marie-Louise Pailleron cultive cette ambiguïté car elle ne précise pas que George Sand et ses deux acolytes s'étaient logés à l'hôtel de France à Chambéry.

Les supposés séjours de George Sand à Aix-les-Bains

Plusieurs auteurs savoyards, dans des biographies de Marie de Solms, ont assuré qu'invitée par cette dernière, George Sand serait venue spécialement à Aix pour y être reçue au chalet de la princesse : ainsi Zoltan Harsany, en 1990, cite son nom parmi les personnalités participant à son salon littéraire, ou encore Henry Planche, en 1981, dans *Promenade roman-*

Marie de Solms.
Photographie
signée "Franck"
parue en frontispice
de "Mademoiselle
Million",
E. Dentu éditeur.
(1863)

tique en Savoie : « ... George Sand, gloire de l'École romantique, qui fit des séjours nombreux à Aix où une intense activité littéraire s'exerçait alors, à l'instigation de son amie, la princesse Marie de Solms ... ».

Rappelons en quelques mots que Marie-Laetitia de Solms, née Bonaparte-Wyse (1831-1902), exilée par son cousin Napoléon III, s'était établie à Aix en août 1853, y avait fait construire un chalet, puis, en 1854, un théâtre, et y avait créé un cercle littéraire très actif pour lequel elle recrutait des célébrités littéraires et politiques. D'où l'information précitée, qui, à force d'être répétée, acquérait une sorte d'authenticité.

Or cette affirmation n'est étayée par aucun document. Voulant en savoir davantage, le lecteur curieux cherche confirmation dans les ouvrages consacrés à la vie de George Sand : il doit vite déchanter, ces séjours aixois ne figurent nulle part.

Restait à consulter les *Agendas* que George Sand, souvent suppléée par Alexandre Manceau jusqu'en 1865, année de sa mort, a tenus quotidiennement du 25 janvier 1852 jusqu'à dix jours avant son propre décès en 1876. Grâce à eux, on connaît précisément, au jour le jour, le lieu de résidence de l'écrivain, ses activités, ses lectures, les personnes rencontrées et souvent aussi son état de santé, le temps qu'il fait... C'est un extraordinaire instrument de travail pour les biographes, surtout depuis qu'ils ont été publiés (1990), car des index de noms et de lieux en permettent une consultation rapide. Or, si Chambéry figure bien du 30 mai au 5 juin 1861 comme lieu de résidence, Aix-les-Bains ou Aix-en-Savoie est totalement absent. En outre, le nom de Marie de Solms n'a que deux citations en 25 ans : l'une à Paris le 23 mai 1855 sous un nom d'emprunt (Mary Fritwell) ; l'autre, à Paris également, aux obsèques de Sainte-Beuve, le 18 octobre 1869, sous le nom de Madame Rattazzi (depuis son second mariage en 1863).

Il faut donc se rendre à l'évidence : les séjours aixois de George Sand n'ont jamais eu lieu. La bonne foi des auteurs précités n'est pas en cause. Il est possible qu'il y ait eu confusion entre invitation et séjour effectif.

Les relations entre George Sand et Marie de Solms

Or, à plusieurs reprises, Marie de Solms a invité George Sand. Elle fait une escapade clandestine à Paris, et le 23 mai

1855, Manceau note dans l'agenda de George Sand : « ...Madame reçoit à midi. Mme Fritwell (alias Marie de Solms) n'est pas bavarde Lettre de Mme Fritwell et réponse que Manceau porte lui-même ». Voilà ce qu'écrivait entre autres Marie de Solms : « J'ai pensé bien souvent à vous, Madame, depuis deux ans, et à la bonne promesse que vous m'aviez faite de venir me voir en passant en Italie ... ». Réponse de George Sand : « Vous reviendrez, m'avez-vous dit, et dans de meilleures conditions, je l'espère. De mon côté, je voyagerai un jour ou l'autre... », ce qui ne l'engageait guère !

En 1857, peu après la mort à Annecy d'Eugène Sue, ami des deux femmes, nouvelle lettre de Marie-Laetitia : « ...si vous passez jamais en Savoie, vous me rendrez bien heureuse d'accepter mon humble hospitalité ... ». Réponse de George Sand, dilatoire et quelque peu ironique : « Si j'allais vous voir dans votre chalet que vous déclarez déjà célèbre, je crois que je ne vous y connaîtrais pas du tout, puisqu'entre vous et moi, se trouverait toute l'Europe en voyage ».

Marie de Solms étant revenue à la charge (« si vous aviez la bonne pensée de venir nous serrer la main... »), George Sand, en novembre 1857, refuse avec humour : « Certainement si j'allais jamais à Aix, j'irais réclamer ma part d'applaudissements à vous décerner, et surtout ma part de sympathie affectueuse à vous offrir. Mais irai-je jamais ? C'est une si grosse affaire pour moi que d'avoir seulement quelques semaines de liberté hors de ma maison, que je ne me flatte guère à cet égard... »

Plus tard, après la publication par Marie de Solms d'une biographie de George Sand éditée à Bruxelles en 1858 (avec beaucoup d'erreurs d'après Georges Lubin et Jean Courrier), qu'elle reprend l'année suivante dans les *Matinées d'Aix*, et où elle marque de sérieuses réserves quant au talent d'auteur dramatique de la bonne dame de Nohant (« ... bien au dessous de la romancière... », « ...sa phrase entraînante... invite parfois à la somnolence... »), leurs relations se distendent, et George Sand, qui n'a guère apprécié ces impertinences (assez pertinentes au demeurant puisque cette œuvre théâtrale n'est plus jouée depuis longtemps) émanant d'une jeune femme de l'âge de sa fille, écrit à Ida Dumas le 5 janvier 1859 : « Qu'est-ce donc que cette Mme de Solms... ? Je la connais et je ne la connais pas. Sous un aspect, elle est charmante, sous l'autre, elle est folle. Qu'est-ce que vous pensez d'elle au fond ? ».

Toujours est-il que lors de sa venue en Savoie en 1861, elle a superbement ignoré Marie de

Solms et n'a pas eu la curiosité d'aller voir son théâtre pour lequel elle lui avait refusé l'envoi de pièces jouées à Nohant. A cette date, cette dernière pouvait fort bien être absente d'Aix et retournée à Paris car la mesure d'expulsion qui la frappait avait été levée. Les deux dames devaient se croiser aux obsèques de Sainte-Beuve en octobre 1869 : ce sera leur dernière rencontre.

Une autre cause de méprise peut être avancée : Solange Clésinger, fille de George Sand, est venue au moins deux fois à Aix, en 1854 et 1855, semble-t-il. Elle accompagnait son amie Antoinette Brétillet et toutes deux furent invitées au chalet par Marie de Solms ; sur le conseil de François Ponsard, celle-ci leur ferma ensuite sa porte, et elle s'en excusa dans une lettre à George Sand de fin 1857. Peut-être y eut-il confusion entre la fille et la mère ? Cette explication n'est guère plausible.

George Sand et Aix

En somme, les rapports de George Sand avec Aix se résument au court arrêt en gare à l'aller comme au retour et à la visite rapide en calèche du mardi 4 juin 1861 vers 17 heures. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la place infime occupée par Aix dans *Mademoiselle La Quintinie* : dans la première partie à forme épistolaire, 14 lettres sur 27 sont écrites à Aix où résident des protagonistes importants, dont le héros principal, Emile, logé « dans un espèce de chalet apocryphe », mais la ville est ignorée et plus loin jugée comme « une résidence bien bruyante pour un homme de son caractère et bien trop fréquentée pour un prêtre qui cache son état ». Ce quasi-silence est aussi une preuve indirecte que George Sand n'a jamais résidé à Aix.

La visite de George Sand dans notre région en 1861 méritait d'être rappelée. En 1981, une exposition à la Bibliothèque Municipale de Chambéry l'avait remarquablement illustrée. Nul doute qu'à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, de nombreuses manifestations l'évoqueront.

Jean FRANÇON

BIBLIOGRAPHIE

- REBOUL (Pierre) – George Sand à Chambéry (1861). Textes inédits. *Revue de Savoie*. 2^e trimestre 1958, pp. 93-117, Librairie Dardel, Chambéry.
- SAND (George) - Agendas, textes transcrits et annotés par Anne Chevereau. Tomes I, II et IV. Editeur Jean Touzot, Paris, 1990.
- SAND (George) - *Correspondance* (annotée par Georges Lubin). Vingt-cinq tomes. Ed. Garnier, Paris, 1964-1994.
- SAND (George) – Œuvres autobiographiques (présentées par Georges Lubin). La Pléiade. Gallimard, Paris, 1970.
- MAUROIS (André) – *Lélia ou la vie de George Sand*. Hachette, Paris, 1952.
- FLAUBERT (Gustave) - *George Sand – Correspondance* (présentée par Alphonse Jacobs). Flammarion, Paris, 1981.
- PAILLERON (Marie-Louise) - *François Buloz et ses amis*. Tome III : Les derniers romantiques. Ed. Perrin et Cie, Paris, 1923.
- Fonds Sand* – Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (BHVP).
- Présence de George Sand*- N° 9 (octobre 1980) et N° 11 (mai 1981).
- HARSANY (Zoltan-Etienne) - *Marie de Solms, femme de lettres*. Imp. Multi 73, Aix-les-Bains, 1990.

REMERCIEMENTS

Nous remercions vivement tous ceux et celles qui nous ont aidé dans la préparation de ce texte, et en particulier Jean Courrier, Françoise Vaysse et le regretté Cecil Gendreau (de Montréal).

La Base Aérienne 725

(LT-COLONEL SARRE)

AU BOURGET DU LAC

C'est par décision n°34303 en date du 4 juillet 1983, que Charles HERNU, Ministre de la défense du gouvernement Mauroy ordonne la réduction de 5.000 hommes des effectifs militaires de l'Armée de l'Air, prévue par la loi de programmation 1983-1988. Cette décision entraîne la fermeture de plusieurs bases (1) : Rocamadour en 1984, Creil en 1985, entraînant la dissolution de la 10^e escadre de chasse et également, en 1985, Aulnat Clermont-Ferrand et Le Bourget-du-Lac. Ainsi s'achèvent quarante cinq années de présence de l'armée de l'Air en Savoie.

La création de la base

Pierre Cot en timbre.

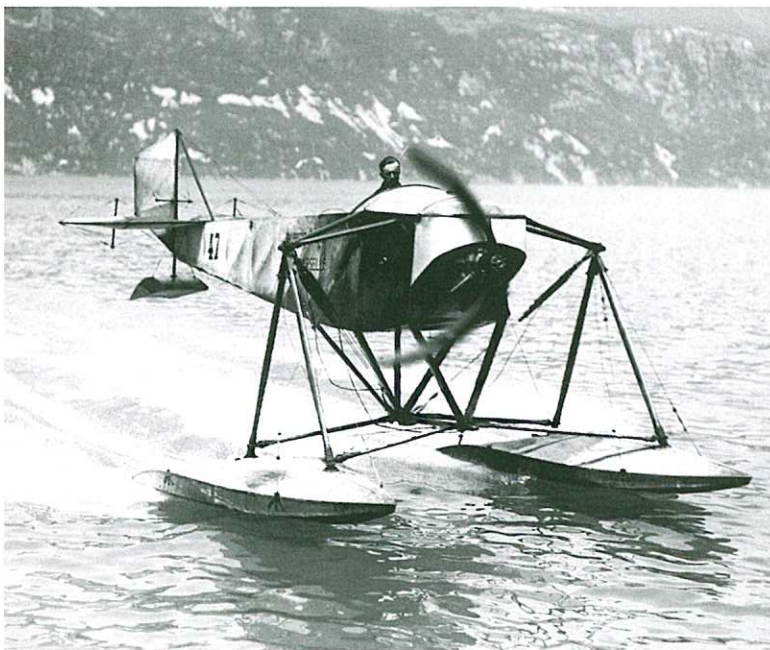
Avant la première guerre mondiale, les premiers aviateurs sur leurs drôles de machines atterrissent déjà dans les champs de Challes-les-Eaux ou du Bourget ; de même ils amerrissent sur le lac du Bourget. Ainsi le premier juillet 1914, Astruc, sur glisseur Fabre, remonte le Rhône de Marseille à Aix les Bains. C'est un précurseur de l'hydravion.

Astruc et le glisseur Fabre sur le lac du Bourget.



Conscient que la vallée comporte des espaces propices à l'établissement d'un terrain d'aviation, dès 1929 Pierre Cot, alors député de la Savoie, élabore un projet d'aérodrome. En 1934, après sa nomination comme ministre de l'air, il peut alors concrétiser son souhait en combinant la construction d'une piste civile nécessaire au développement économique de la région mais également une base aérienne militaire répondant aux besoins de la jeune Armée de l'Air. Il est envisagé, initialement la construction d'une base aéronavale (force aérienne de la marine nationale). Le lac semble être le lieu idéal pour cet usage. Il est prévu de créer sur la rive sud du lac un port d'accostage pour les hydravions. Toutefois les vents dominants ne semblent pas favorables. Le projet d'accès au lac, par un chenal de deux cents mètres de large doit être abandonné car trop difficile à réaliser et surtout trop coûteux. Enfin voici le texte qui enterre l'affaire : *par un acte du 05 février 1366, Amédée, Comte de Savoie, a cédé en abergement et emphytéose perpétuelle, aux descendants de la famille de Buttet, sur une partie délimitée du lac et de ses rives, certains droits dont expressément le droit de pêche.*

Donc nous ne verrons pas dans notre département, la Royale (2).





Le 13 juillet 1934, le ministre de l'air arrête le périmètre des terrains à acquérir par voie d'expropriation, pour la création de l'aérodrome de Chambéry / Aix-les-Bains. Les emprises définitives sont fixées. A part trois parcelles de 93 ares et un bâtiment, les deux tiers des acquisitions sont de types pré-marais. Le montant total du projet s'élève à la somme de 4.845.286 francs (de l'époque). Les terrains sont acquis par l'État dans le courant du troisième trimestre 1934, ce qui est extrêmement rapide dans le cadre d'une procédure d'expropriation.

Un entrepreneur de Lyon, Carry, est adjudicataire des travaux. Le premier coup de pelle symbolique est donné par Pierre Cot, à l'aide d'un outil en argent, longtemps conservé au prieuré du Bourget-du-Lac. Les travaux de remblai sont pharamineux. La colline du Tremblay est donc attaquée à l'explosif, à raison de 100 kilos par semaine, et entamée par trois pelles mécaniques à vapeur. Le volume de remblai s'élève à deux millions de mètres cubes. Un véritable réseau ferroviaire est installé, avec 12 km de voie et huit trains de wagonnets. Le personnel de chantier est de 120 personnes. Ces ouvriers sont en partie savoyards, mais on compte également des espagnols réfugiés dans notre pays, sans doute des républicains fuyant le régime de Franco.

Le drainage a nécessité 30 km de drains cimentés. La nature du terrain et l'importance des travaux entrepris font que la piste n'est achevée qu'en 1938. A cette date, des nuages s'amoncellent sur l'Europe. La seconde guerre mondiale n'est pas loin. La construction de l'infrastructure ne com-

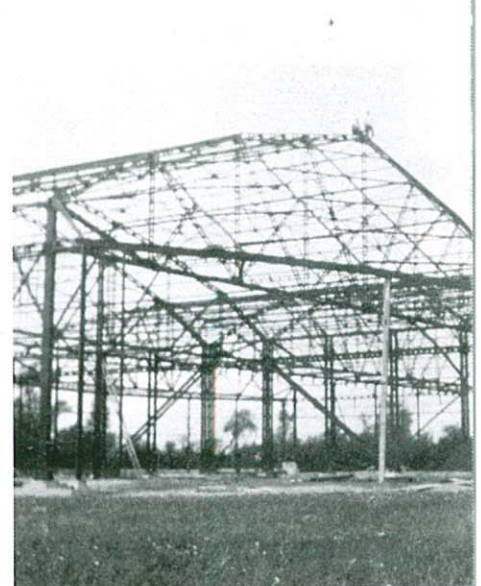
mence qu'en 1939. Cinq bâtiments s'élèvent sur ce qui doit devenir la base aérienne. Un sixième est construit sur la colline du Tremblay. Il sert d'abord d'infirmerie. Plus tard, il abrite le mess et le logement des officiers célibataires, ce qui justifie son appellation "Les Moines".

Ces travaux sont l'œuvre d'entreprises savoyardes aujourd'hui disparues : Bernasconi, Burdin et Perratone (3).

La seconde guerre mondiale.

Le début de la guerre, le 3 septembre 1939, surprend la base en pleine construction, sans aucun personnel, hormis les ouvriers du chantier. Aucune unité militaire n'a amenagé ; toutefois l'ordre de bataille du 02 septembre 1939, du secteur Air Régional n°14, dont le PC est à Lyon, prévoit que feront mouvement sur la base du Bourget les unités suivantes : Compagnie de l'air 123/05 en provenance d'Aulnat Clermont- Ferrand, Parc Aérostier 11/155 et section photo 35/125. Le personnel de ces unités trouve une base dont les locaux ne sont pas achevés. Ces personnels vivent dans des conditions précaires. La compagnie de l'air 123/05 arrive la première. Le commandement s'installe dans les locaux de la mairie. Les deux dernières unités citées ne restent que quelques jours sur le terrain et reçoivent l'ordre de partir pour une nouvelle destination le 06 septembre 1939. La compagnie de l'air est renforcée le 18 novembre, mais reçoit un ordre de départ pour Lyon qu'elle exécute le 15 février 1940. Avant son départ, elle procède à

La construction des hangars





la liquidation de la base. Ce n'est que la première ; au long des années, la base en connaîtra plusieurs, jusqu'à celle de 1985, définitive.

En juin 1940, le groupement « Savoie-Dauphiné » du Général Cartier empêche les colonnes motorisées allemandes de passer la chaîne de l'Epine et du Mont du Chat et de déboucher sur Aix-les-Bains.

Deux sous-officiers et vingt hommes du bataillon Monte Rosa de l'armée italienne (5e division alpine Pusteria) arrivent à la base du Bourget, occupation purement formelle, étant donné l'état des installations.

En août 1940, l'Armée de l'Air de Vichy crée le dépôt de stockage d'armes, annexe d'Ambérieu-en-Bugey (Ain). En réalité, il y a peu de matériels à stocker :

-5 avions *Caudron*, 11 moteurs *Renault* de 100 cv, 16 mitrailleuses *Mac*, type tourelle avec cache-flamme, 839 fusils modèle 1874-1880, 51 mitrailleuses *Lewis*, 46 revolvers modèle 1892 (8 mm). Tout ce matériel déjà ancien tient la moitié d'un hangar ! Toutefois il est à noter qu'une partie des armes de poing est entreposée à l'infirmerie, afin d'échapper à d'éventuels contrôles car destinée plus tard à la résistance.

L'armée de l'Air et la base du Bourget sont encore très peu connues en Savoie. Ainsi en témoigne, avec humour, le Colonel Signoret, à l'époque sous-lieutenant dans un article du bulletin de liaison « *Transmissions 3* » de février 1985 :

« En novembre 1940, à Amélie les Bains (Pyrénées Orientales) nous sommes une vingtaine de camarades de promotion en permission. Les affectations tombent...

J'hérite de Chambéry. Je quitte le soleil catalan et après un long voyage dans des trains poussiéux, je débarque dans la capitale de la Savoie un matin, dans la neige et le froid. Alors commence une journée pittoresque. L'employé de la gare, auquel je demande où est la base aérienne, ne le sait pas et m'envoie au commissariat. Les agents de police me contemplent avec surprise et me déclarent avec une certaine condescendance : Mon lieutenant en Savoie, il n'y a que des chasseurs alpins ! Pas d'aviateurs ! Que faire ? Une idée : la gendarmerie. M'y voici traînant ma lourde valise. Sans réponse des gendarmes présents, ils font appel à leur capitaine. Interrogé, il me conseille de retourner à Perpignan.

J'avoue que le ciel gris commence à m'écœurer... Mais le capitaine a une idée : la place ! Eux doivent savoir, c'est ma dernière cartouche. Piloté par un gendarme portant ma valise (merci mon capitaine), direction la caserne Curial. Sous la neige, je rumine de plus en plus à mon retour dans le sud. Je suis présenté au chef d'État-major : le commandant de la Vareille. Il sait, lui ; mais oui, mon jeune camarade, il y a de l'Armée de l'air, mais pas à Chambéry, mais au Bourget-du-Lac. Merci mon commandant, mes respect mon commandant. Dernier tour avec le gendarme, tout heureux de m'avoir dépanné et moi faisant la gueule, le ciel bas m'est tombé sur le crâne. Alors surgit du brouillard un jeune bipède qui se présente : Aspirant Deléglise. (Deléglise, fils d'un gendarme savoyard, m'ouvre plus tard, les portes de la résistance. Il est fusillé en 1944.)

Gros merci au gendarme et nous allons boire un pot. Une amitié naissante et un car poussiéux nous propulsent au Bourget le soir tombant ».

L'occupation italienne de la base se termine en février 1941. L'État-Major de l'Armée de l'Air à Vichy décide la création d'une école de spécialistes sur la base du Bourget. En cette période douloureuse d'armistice, l'État français réussit non seulement à maintenir une armée mais également à poursuivre la formation des cadres. Le 15 novembre 1942 a lieu l'ouverture du groupement-école de Chambéry. Dans un premier temps, c'est la création de cours pour les mécaniciens de cinq spécialités : équipement, radio, électricien, armement et photographie. Il est également mis sur pied une école d'officiers mécaniciens. Cette école regroupe au total 105 élèves.

Le 11 novembre 1942, l'armée allemande occupe la zone libre. Le 27 novembre 1942 est prononcée la dissolution du groupement-école. Un détachement de gardiennage est créé sous le commandement du commandant Erpine. Cet officier supérieur, au préalable, prend soin de dissimuler les

Le commandant Erpine, premier dirigeant de la Base



La Base Aérienne 725



matériels dans les fermes des environs.

Le 08 avril 1943, les troupes allemandes s'installent sur la base. Pendant cette période difficile, le personnel est mis en congés d'armistice. Il est obligé de revêtir la tenue civile. Le commandant Erpine porte le titre d'administrateur civil. Les cadres deviennent des assistants des services de l'air. Avec ironie, les A. S. A. se baptisent les *aviateurs sans avions* ou *aviateurs sous alimentés*.

Les activités de 1942-1943 sont d'une autre nature. Le service des œuvres de l'air d'Aix-en-Provence organise en centre d'accueil sur la base du Bourget-du-Lac. Le commandant Erpine en est le président.

Les bureaux sont installés aux « Moines », les troupes d'occupations étant sur la base. Plusieurs maisons sont réquisitionnées et rattachées au centre. L'hôtel Ombremont du Bourget au bord du lac pour les fillettes, les Fauvettes à Megève, pour les jeunes filles, Les Gêts pour les garçons mais

aussi deux autres maisons à Samoëns et à Saint-Grevais-les-Bains. La principale préoccupation du commandant est de nourrir quatre cents enfants venant de régions bombardées du sud de la France. Pendant cette période de restrictions alimentaires, le pillage du dépôt est durement ressenti. Mais il faut assurer à ces enfants, également, une instruction primaire et une vie calme et normale.

En 1944, le commandant du centre tente de lier des relations avec les résistants, mais les responsables FFI ne semblent pas intéressés par cette base « sociale ».

L'après guerre.

Le 22 août 1944, l'Armée de l'Air reprend position sur le terrain. Le personnel s'empresse de rendre utilisable la piste qui permet aux avions de reconnaissance de la 3^e division aérienne d'y faire escale.

Exercice de sauvetage : un "H34", avec le Revard en arrière-plan



1944-1950.

L'immédiat après guerre est marqué par de fréquentes réorganisations de l'Armée de l'Air. Aujourd'hui encore c'est une constante de cette armée. La vocation de la base du Bourget n'est pas encore fixée.

Le 1^{er} octobre 1944 voit la naissance du *Centre d'Instruction des engagés de l'Air* aux ordres du Lieutenant-Colonel Mourguet. Pour ces jeunes gens c'est le temps des *classes*, c'est-à-dire une période intense d'instruction militaire de base mais aussi de mise en condition physique, avant de suivre des cours de spécialité. Le 10 janvier 1945, une école de mécaniciens est ouverte et placée sous les ordres du commandant Cléroux. Sa mission est d'entraîner de nouveau le personnel récupéré en métropole ou dispersé sur tous les théâtres d'opérations de la seconde guerre mondiale. Il faut, en particulier, amalgamer ces personnels aux origines diverses (Armée de l'Air de Vichy, Afrique du Nord, France libre) mais également des cadres issus de la résistance (FFI et FPTF), parfois à l'esprit plus politique que militaire. Sont également formés *ab initio* des mécaniciens de toutes spécialités. Mais les différentes activités n'auront été qu'un bref épisode. L'école est dissoute. Le personnel fait mouvement sur la base école de Rochefort-sur-Mer (Charente Maritime) le 1^{er} février 1946. Cette implantation existe toujours. Tous les mécaniciens « sortent » de Rochefort. C'est sans aucun doute le plus grand lycée professionnel de France (actuellement 3.000 stagiaires de l'Armée de l'Air ou de l'aéronavale).

Le commandant Santini, pionnier de l'utilisation de l'hélicoptère.

En novembre 1947, les élèves comptables sont transférés à Nantes. Puis, ultérieurement, ce sont les élèves cuisiniers qui partent sous d'autres cieux. À peu près à la même date, l'École de Préparation du Personnel Navigant (EPPN), en provenance de Vichy, vient s'installer au Bourget. Comme pour les mécaniciens, les cadres issus de divers horizons sont regroupés sur le modèle *Initial Training Wing* anglais pour préparer quelques 500 élèves du personnel navigant à suivre les cours des écoles militaires anglaises (RAF) ou américaines (U.S. Air Force), suivant leur spécialité. À leur tour, ces pilotes ou navigateurs arborent sur leur tenue l'insigne de leur brevet de spécialité, plus, bien souvent, une énorme chevalière, tradition de l'U.S. Air Force.

La base école de Chambéry-le Bourget est inaugurée le 29 juillet 1946, mais une fois de plus, elle va être dissoute. L'État-Major organisant la désignation des bases par numéros, elle prend le nom de *Base École 740* et, est transférée à Nantes dès le 08 novembre 1947. Au Bourget-du-Lac, à nouveau



désertée, l'Armée de l'Air laisse un détachement de gardiennage, en attendant l'arrivée de l'unité qui doit occuper les installations.

Dans cette période extrêmement dynamique de l'après guerre, la base va vivre l'évolution économique et technique de l'Armée de l'Air. L'armée française, dont une partie occupe l'Allemagne, se réorganise. Le plan Marshall d'aide économique à la France commence à doter l'armée de matériels américains.

Le Parc Dépôt de Campagne (PDC) n°71, installé à Speyer, en territoire occupé, rentre en France et arrive au Bourget en février 1948. A compter du 1^{er} avril 1948, le PDC devient l'unité principale de la base. Il a pour mission de ravitailler les unités de la 1^{ère} division aérienne en matériel, en armement transmissions et automobiles. Le PDC est doté en 1948 d'un insigne officiel. Le 13 août de la même année la Ville d'Aix-les-Bains lui remet un fanion au cours d'une fête organisée au profit des œuvres sociales de l'air.

C'est la première manifestation qui, au fil des

La Base Aérienne 725



ans, confirme les liens qui se tissent avec la cité thermale plutôt qu'avec Chambéry. Avec ce dépôt de matériels, la base de Chambéry semble perdre sa vocation de base école. Pas tout-à-fait : en 1948, on crée un centre de perfectionnement des officiers mécaniciens.

Ces cours, d'une durée de cinq mois, sont destinés à des officiers susceptibles d'accéder aux emplois techniques supérieurs.

Le PDC n'est plus en mesure de prendre en charge les nouveaux matériels américains. Il est donc dissout le 27 juin 1949. Il est remplacé par l'Entrepôt de l'Air n°611, mieux adapté à la situation. L'EAA 611 prend officiellement naissance le 1^{er} juillet 1950. À cette occasion, la base prend le nom de BA 127.

Le matériel est abrité dans les hangars métalliques construits et terminés en 1943 par une entreprise lyonnaise : *Constructions métalliques et entreprise*, 1 rue du Pré-Gaudry à Lyon.

Il est à noter que l'un des chefs monteurs, Albert Approcher, était originaire de la région du

Bourget. Ces bâtiments ont été détruits le 4 février 2004. Ainsi disparaissaient les derniers vestiges de la base.

Une "Alouette III" du CIEH de la BA 725

1950-1954.

Le 1^{er} novembre 1950 est créé le *Centre d'Entraînement de Vol en Montagne*. Les hangars vont enfin abriter des avions. A vrai dire, ce sont des planeurs. Le CEVM utilise surtout des machines allemandes. La création du CEVM répond à la nécessité de former des pilotes pour les opérations en Indochine. Le 7 mai 1951, l'équipage du capitaine Fonteilles, adjudant-chef Lamblin sur planeur *Kranich* bat un record du monde de vitesse, 66 km/h, détenu par les américains. Cet exploit donne un regain de célébrité à la base, mais aussi à la Savoie.

Le 1^{er} octobre 1953, le CEVM est dissout et le matériel mis à disposition de l'école de l'air à Salon-de-Provence.

En août 1951, l'École des transmissions fil



N°725 est mutée de Châteauroux au Bourget.

Le 23 Avril 1952, la Base École N°127 est réorganisée en Base des Télécommunications N°127 et accueille un effectif de 600 élèves. Parallèlement, la division technique participe à la formation et au perfectionnement des officiers télémécaniciens. C'est à cette école de transmissions que la base doit son appellation de tradition *Lieutenant-colonel Sarre*, qu'elle garde jusqu'à sa dissolution définitive en 1985. Cet officier supérieur est adjoint au chef de bureau transmission à l'État-Major de l'Armée de l'Air. Au cours d'une mission d'inspection en Afrique, il trouve la mort lors d'un accident aérien :

Helicoptère "Puma" du "Maurienne".



son avion s'écrase au décollage à Gao au Mali. Une plaque de marbre portant l'inscription suivante :

« *Lieutenant-colonel Sarre, ingénieur en télécommunications, chevalier de la légion d'honneur, mort en service aérien commandé le 11 juillet 1951* » est scellée sur la face verticale d'une pierre en forme de menhir au milieu du vaste terre-plein rectangulaire servant aux prises d'armes, en avant du mât des couleurs, selon les ordres du colonel Rouzaud, commandant de la base. En 1985, la stèle est démontée lors de la fermeture de la base. Elle est transportée sur la Base Transmissions de Cenon, situé en banlieue bordelaise sur la rive droite de la Garonne. Le menhir reste en place. Chaque année, à cet endroit, le 11 septembre, les anciens de l'Armée de l'Air, en présence d'une section d'honneur venue de la base d'Ambérieu célèbrent *la Saint Guynemer*, selon la tradition et le protocole d'usage.

En mars de la même année, l'École Fil quitte la Savoie pour la base de Fez au Maroc.

1955-1962 :

La double vocation de la base.

Les hélicoptères

et la division d'instruction technique

Début 1955, la seule activité de la base est donc assurée par la DIT qui poursuit sa tâche de formation et de perfectionnement des officiers télémécaniciens. Le conflit d'Indochine a mis en lumière l'énorme avantage de l'utilisation de cette nouvelle machine qu'est l'hélicoptère : Il a permis entre autre l'évacuation de 11.193 blessés.

Dans l'histoire de la base, on ne peut passer sous silence l'été 1955 marqué par la rocambolesque aventure des rappelés. La guerre d'Algérie étant bien engagée et le contingent ne suffisant plus, on rappellera la classe précédente, libérée depuis quelques semaines ou quelques mois. C'est le drame des rappelés. La quatrième région aérienne estimant que la BA 725 dispose de place nécessaire, la désigne pour y concentrer les rappelés. La base est donc envahie par une bande de rouspéteurs. Cela se comprend. Libérés du service militaire, c'est le moment où ils se lancent dans une carrière, tandis que certains viennent de fonder une famille. Il faut un encadrement et un chef. Le lieutenant-colonel Vuillot désigne le commandant Maurer, sur la base depuis trois mois. Il revêt la tenue de combat et entraîne, comme il peut, cette troupe disparate et indisciplinée. Le jour de l'embarquement à destination de Marseille, puis de l'Algérie, les soldats jouent l'inertie et refusent de monter dans le train spécial mis à leur disposition. Quand le train peut partir, il ne va pas très loin. Moins d'une heure après, le commandant Maurer téléphone pour dire que le train étant arrêté, la troupe est descendue sur le talus pour pique-niquer, et refuse de remonter dans les wagons. Rien ne bouge et le Criquet doit rentrer à la nuit tombante. Quant il fait nuit noire, les rappelés se décident à reprendre le train qui les emporte vers leur destin guerrier. Pour certains, cela se soldera par 27 ou 30 mois de service.

Un détachement d'instruction en vol voit le jour, en 1954, à Rochefort-sur-Mer. Il est transféré au Bourget et constitue le premier élément de l'Unité de Formation des Pilotes d'Hélicoptères. L'État-Major a choisi la plateforme savoyarde compte tenu des avantages offerts par la situation écartée de toute zone de trafic aérien important et autorisant des possibilités d'entraînement en plaine, sur l'eau et surtout en montagne. La guerre d'Indochine à peine terminée, surviennent les événements d'Algérie. Au printemps 1955, les pre-



miers appareils rapatriés d'Extrême-Orient arrivent en Savoie. Il s'agit de différents types de machines : Bell 47 G1-Hiller-WS 51 et de Sikorsky H 19. Le 1^{er} janvier 1956 voit la création, sur la BA 725, de la Division d'Instruction Hélicoptère destinée à former des pilotes dont l'Armée de l'Air a grand besoin en Algérie. Le 1^{er} février 1956, la première promotion débute les cours. Les stagiaires sont des pilotes brevetés avion et sont « transformés hélicoptères ». Ils terminent leur stage le 1^{er} septembre 1956. La promotion qui suit est composée de six pilotes n'ayant effectué qu'une phase initiale de pilotage à Marrakech. Ces derniers ne sont donc pas, de ce fait, titulaires d'un brevet de personnel navigant. Ce sont les premiers *ab initia* dans l'histoire de l'école de pilotage d'hélicoptères. Le personnel de la DIH comprend plus de 100 personnes et, chaque mois, effectue plus de 1.200 heures de vol. La journée de travail dure plus de 10 heures (de 7 à 19 heures).

Les week-ends sont souvent occupés par des heures de vol. La population riveraine commence à râler : un ventilateur, pardon, un hélicoptère, c'est bruyant.

Il n'existe pas de méthode de formation à l'usage des élèves pilotes. C'est le capitaine Alexis Santini, fort de 537 missions de guerre en Extrême-Orient, aidé de quelques vieux d'Indochine, qui va élaborer un cycle de formation. Cette nouvelle orientation de la base s'effectue très rapidement et, bientôt, on ne voit plus au Bourget qu'une base d'hélicoptères. Néanmoins la DIT est toujours active et cela conduit peu à peu à cette bipolarité des missions de la base qui s'accroît au fil des ans. La région de Chambéry / Aix prend brusquement conscience de l'importance prise par les hélicoptères.

L'affaire la plus dramatique a pratiquement ouvert, en 1956, la longue série d'opérations de sauvetage exécutées par la base aérienne du Bourget-du-Lac. Vincendon et Henry, deux jeunes gens étudiants mais pratiquant un alpinisme de bon niveau, avaient décidé de faire l'ascension hivernale du Mont-Blanc. Partis le 22 décembre, ils se retrouvent le 28 en perdition, bloqués au sommet d'une muraille de glace de 300 mètres de haut.

En 1956, le secours en montagne est loin de bénéficier des moyens, de la centralisation et de la coordination qui le caractérisent aujourd'hui. Pourtant les moyens mis en œuvre pour secourir les deux alpinistes ont été importants, mais ni les cordées terrestres, ni les secours héliportés n'ont pu

parvenir à les arracher à la mort. Des conditions météo très dures, tempêtes, chutes de neiges, froid intense, vents violents et surtout brouillards persistants ont empêché toute intervention efficace.

Le 28 décembre, les jeunes gens sont survolés par un H19 de la base aérienne du Bourget-du-Lac. Les pilotes Pétetin et Dupret ne pouvant se poser sur la position inaccessible où ils ont été repérés, leur larguent dans un second passage des équipements de survie et un message leur demandant de remonter un peu en arrière. Le colonel Nollet, commandant de la Base, et le commandant Santini décident d'héliporter, sur un site voisin plus accessible, des guides de l'école militaire de haute mon-



tagne afin qu'ils aillent à ski récupérer les naufragés de la neige et de reprendre tout le monde dans une seconde rotation. Le projet mis au point dès le 29 décembre est tenu en échec jusqu'au 31 par la météo. C'est alors que, mû par un sens du devoir sans concession et craignant d'arriver trop tard si l'on attendait encore, le commandant Santini décide de tenter de se poser près des deux alpinistes pour un enlèvement direct. L'affaire comportait des risques, mais elle n'était pas irréalisable. Malheureusement, le H34 est accidenté à l'atterrissage et les sauveteurs pris à leur tour au piège de la montagne. L'adjudant Blanc, tombé dans une crevasse, paiera par trois années d'hospitalisations et vingt-huit opérations le tribut que le destin exige parfois des sauveteurs. Grâce à une forme physique exceptionnelle le commandant Santini saura mieux surmonter les séquelles de cette aventure et l'épreuve d'une nuit passée dans un trou de neige.

Mécanicienne au travail sur "Alouette".



Prise d'arme à
Aix-les-Bains le
14 juillet 1981 :
le drapeau de la
BA 725

Ce furent les *Alouettes 2* de l'Armée de l'Air qui, ayant pu enfin se poser sur le terrain choisi par le commandant Santini, ramenèrent tout le monde dans la vallée à l'exception des infortunés jeunes gens.

Cette opération avait néanmoins révélé l'intérêt de l'hélicoptère dans les évacuations sanitaires, ce qui devait être confirmé par la mise en œuvre des moyens aériens de la base de Chambéry en 1956, lors des inondations de la vallée de la Maurienne, où cinq hélicoptères lourds avaient assuré un pont aérien transportant plus d'un millier de personnes et une centaine de tonne de matériel ; en 1957, lors de l'accident du rapide Paris-Nice dans la région d'Orange, où les appareils ont assuré l'évacuation de blessés sur les hôpitaux de Marseille ; en 1959 lors de la rupture du barrage de Malpasset (Var), et des inondations de la ville de Fréjus où cinq *Sikorsky* ont participé aux opérations de secours et de sauvetage.

La diversité de ces missions apparaît dans cette énumération non exhaustive, donnée à titre d'exemple, d'opérations effectuées par les *H34* de la BA 725 au profit des collectivités civiles entre 1964 et 1966.

Septembre 1964, transport de matériaux pour l'édification d'une citerne collective dans les alpages des Bauges ; octobre 1964, transport de la coupole de l'église Saint-Jean, de Grenoble, particulièrement délicat et parfaitement réussi ; juillet 1965, transport de matériel électrique au bénéfice du lycée technique de Saint-Jean-de-Maurienne ; janvier 1966, assistance à la population de la commune de Celliers isolée par la neige ; juillet 1966, transport de matériaux pour un refuge en

Beaufortain. Citons également des missions photos au bénéfice d'organismes divers : société des amis du vieux Chambéry pour des vues du château des ducs de Savoie ; école des pupilles de l'air de Grenoble pour des photos de la Meije constituant un précieux document pédagogique ; Centre audiovisuel de l'école normale supérieure de Saint-Cloud pour la réalisation d'un film d'enseignement supérieure sur le volcanisme.

Et toujours au fil des jours, au hasard des malheurs, la mission privilégiée de sauvetage. Le 4 mai 1965, dans la région du lac Léman, à la suite de l'accident d'un *Piper-club* suisse, un *Sikorsky* de la base du Bourget-du-Lac opère dans des conditions météorologiques difficiles. Puis les *Sikorsky* interviennent de nouveau dans la matinée du 24 janvier 1966 lors du dramatique accident d'un *Boeing* d'Air India dans le massif du Mont-Blanc.

Il arrive même que les hélicoptères du « Maurienne » soient engagés loin de la Savoie. En janvier 1968, quatre *Sikorsky H34* participent aux opérations de secours en Sicile, y effectuant une cinquantaine de missions en 170 heures de vol, évacuant 83 personnes et transportant 54 tonnes de fret. L'année suivante, les appareils du « Maurienne » interviennent encore plus spectaculairement dans l'opération *Secours Tunisie*.

En septembre 1969, des pluies torrentielles s'abattaient sur le territoire tunisien. Trois vagues d'inondations les 26 septembre, 8 et 22 octobre causaient d'immenses dégâts dans le pays : 501 morts, 132.000 sinistrés, 55.500 habitations détruites, des routes et des voies ferrées emportées. Tout le pays est touché.

L'ampleur de la catastrophe a provoqué dès les premiers jours un mouvement de solidarité internationale en faveur des sinistrés. La France, pour sa part, en raison des liens historiques qui la lient à ce pays du Maghreb, a apporté une aide importante et diversifiée dont l'envoi d'un appareil de transport *Nord 2501* et de quatre hélicoptères à bord desquels avaient pris place deux convoyeuses de l'air et un sauveteur plongeur.

Les hélicoptères du « Maurienne » quittent le Bourget-du-Lac le 11 octobre après avoir rusé avec l'épais brouillard noyant la cuvette de Chambéry. Ils rencontrent sur leur route des conditions météorologiques qui deviendront de plus en plus mauvaises. Ils touchent l'aéroport de Tunis Carthage le 13 octobre et dès leur atterrissage, ils effectuent une mission de ravitaillement sur Monastir. L'opération *Secours Tunisie* vient de commencer.

Des missions de sauvetage sur les zones inon-



dées, de ravitaillement de point isolés, de liaison et d'observation ont été effectuées de façon continue pendant toute la durée du détachement avec cependant des pics extrêmes pour les équipages les 22, 23 et 28 octobre 1969. Au total les quatre hélicoptères du « Maurienne » ont effectué 328 sorties et 222 heures de vol, ont récupéré 677 naufragés, évacué 374 sinistrés et transporté 90 tonnes de fret.

Au cours de ces missions d'intervention lointaines, le matériel a montré qu'en opération la qualité essentielle de l'hélicoptère reste la rusticité. Quant aux équipages parfaitement entraînés, ils ont fait preuve de dévouement, d'endurance et d'un professionnalisme reconnu par les plus hautes autorités civiles militaires françaises et étrangères.

Une décision de l'État-Major de l'Armée de l'Air en date du 6 avril 1957 confie le drapeau des hélicoptères de l'Armée de l'Air à la garde de la Base aérienne 725. Le 16 mai de la même année, le général d'armée aérienne Bailly, chef d'État-Major de l'Armée de l'Air, remet solennellement le drapeau au colonel Nollet, commandant la base. Désormais ce drapeau participe à toutes les cérémonies officielles et en particulier à Aix-les-Bains, lors de chaque fête patriotique. La population apprécie la tenue des sections du personnel féminin de l'Armée de l'Air. La section de maîtres chiens a également beaucoup de succès.

Actuellement, ces missions sont assurées par la gendarmerie et la protection civile. Mais également aussi, en Savoie, par le Secours Aérien Français, société privée fondée par la famille Fressynet.

En 1958, les besoins en pilotes nécessaires pour la guerre d'Algérie sont fort importants. Les stages se succèdent sans interruption. La modernisation des matériels évolue très rapidement. En octobre 1958 débutent les premières formations sur *Alouettes II*, premier hélicoptère à turbine du monde. Cet appareil de grande qualité est resté en service jusqu'à nos jours. Il vient d'être remplacé par un hélicoptère à deux turbines d'une capacité plus importante. En mai 1962 est atteint le record de formation du personnel navigant : 13 stages concernant l'instruction de 125 pilotes. En juillet 1961, la marine nationale confie la formation de ses personnels à la base du Bourget. Cette unité dure jusqu'en 1972. Si les navigants de l'Armée de l'Air portent avec fierté, sur la poitrine leur insigne de spécialité « le macaron », les marins arborent le « pingouin » distinguo ! Il est vrai que les membres de *la Royale* ne connaissaient pas la gauche et la droite mais bâbord et tribord.

La période 1962-1982

En décembre 1961, le ralentissement des activités aériennes en Afrique du Nord entraîne la diminution des besoins en machines et en pilotes. Le nombre de stagiaires diminue courant 1962. La 22^e escadre basée à Oran - La Senia arrive en Savoie, ou elle cohabite avec la DIH pendant deux ans. Le premier août 1964, l'escadron 2/68 « Maurienne » prend en compte la formation des pilotes. La DIH n'a plus de raison d'être !

Ce même mois, l'État-Major de l'Armée de l'Air décide d'implanter l'école des transmissions au Bourget où elle est intégrée au sein de la DIT. Celle-ci devient rapidement le Groupement École n°00/309.

Le 1^{er} janvier 1966, tout en conservant sa vocation technique, cette organisation donne à la base son orientation définitive. Toutefois l'avenir est incertain ; il est étrange mais finalement logique de constater que l'absence d'événements internationaux graves menace l'existence de formations militaires créées dans des circonstances difficiles. Dès 1969, la dissolution de la base est envisagée. L'avenir de l'hélicoptère dans l'Armée de l'Air, comparé à l'aviation de chasse (5) ou au bombardement stratégique n'est pas assuré. Du reste, l'armée de terre s'est spécialisée dans les hélicoptères de combat. C'est l'ALAT (Aviation Légère de l'Armée de Terre).

En 1971, le commandement des écoles décide d'abandonner la vocation technique de l'école de la base au bénéfice de stages de langue ou de formation pédagogique ainsi que la préformation des élèves officiers.

Du côté de l'escadron « Maurienne », la formation se poursuit. Elle est encouragée par la dotation en *Alouette III* en 1972 et en *Puma* en 1974.

L'escadron devient le Centre d'Instruction des Équipages d'Hélicoptères (CIEH) conservant les traditions et la renommée du « Maurienne ». Les appareils de cette unité sont connus en Savoie et dans les départements limitrophes. Ils effectuent, lorsque les circonstances l'exigent, l'assistance aux villages sinistrés ou bloqués par la neige, mais aussi des opérations de secours au profit des agriculteurs ou des stations.

Comme tout autre matériel aérien, les hélicoptères demandent une maintenance à divers échelons et des vérifications périodiques. Des spécialistes divers sont groupés au sein d'organismes spéciaux, sous la responsabilité d'officiers mécaniciens. C'est le cas du groupe d'entretien de réparation des matériels spécialisés et des hélicoptères qui, à son

La Base Aérienne 725



*Base aérienne
militaire hier...*

*... espace de haute
technologie civile
aujourd'hui.*





retour d'Algérie, prend la dénomination d'Escadron de Maintenance Technique n°12/474. En janvier 1964, il est associé encore plus étroitement au sort de l'escadron « Maurienne » et prend le nom de GERMAS 15/068 I (Groupement d'Entretien et de Réparations de MAtériels Spécialisés). Pendant quatre ans, il assure aussi la réparation des hélicoptères de la 3^e et de la 4^e Régions Aériennes (les bases situées au sud de la Loire). Puis, le 1^{er} janvier 1968, il devient le seul organisme de réparation de la flotte d'hélicoptères de l'Armée de l'Air. En effet, à cette date le deuxième GERMAS hélicoptères, situé à Saint-Dizier (Haute-Marne) est dissout.

Mais l'Armée de l'Air, ce n'est pas uniquement des unités aériennes. Pour assurer les missions opérationnelles et la mise en condition des personnels qui lui sont confiés, le commandant de base dispose de services techniques, d'un service médical, de moyens administratifs et généraux pour assurer la satisfaction des besoins cohérents de la vie quotidienne. Par exemple le service des subsistances sert 1.500 repas par jour, 450 lits sont répartis sur sept bâtiments. Ils sont réservés aux cadres célibataires, les cadres mariés habitent les communes avoisinantes, en grande partie à Aix-les-Bains. Ces chiffres démontrent l'impact sur la vie économique de la région. Lors de la disparition de la base, le déficit commercial est sensible.

La fin de l'aventure

L'annonce de la fermeture de la base est transmise à son commandant le 5 juillet 1983. Les départs des différentes unités s'échelonnent entre 1984 et 1985. Le GE 00/309 est dissout le 1^{er} septembre 1984. Le 21 mai 1985, une cérémonie marque le départ des hélicoptères pour Toulouse-Franczal. Sous la présidence du général Clariond, commandant du transport aérien militaire, les trois derniers brevets de pilote d'hélicoptères formés à Chambéry sont remis.

L'ordre du jour du général Clariond fait état de la délivrance depuis 1956 de 1.700 brevets de pilotes d'hélicoptères et de 250.000 heures de vol effectuées.

Hélas, sous divers lieux, 81 navigants sont tombés en service commandé.

Détail émouvant : le 27 avril 1984, le lieutenant colonel Erpine, le tout premier commandant de la Base rend visite au colonel Cordavault, résumant ainsi près d'un siècle d'existence de la BA N°725 en Savoie.

Les personnels « d'active » sont mutés sur d'autres bases aux quatre coins de la France. C'est le sort naturel des militaires de carrière.

Par contre, à Aix-les-Bains en particulier, certains se fixent, soit pour la retraite, soit pour une deuxième carrière civile. Ils sont parfaitement intégrés dans la vie de la cité et souvent membres de diverses associations sportives ou culturelles. L'un d'eux, le colonel Aubert, a même assuré pendant une dizaine d'années les fonctions d'adjoint au Maire. Bien sûr, ils se réunissent plusieurs fois par an, dans le cadre de l'amicale des anciens de l'Armée de l'Air pour des réunions aussi amicales que festives. Mais également ils accompagnent lors des sépultures, avec le drapeau, leur camarade disparu.

Après des projets impossibles, utopiques ou incertains, l'unanimité se fait rapidement entre les élus, les acteurs économiques et les responsables universitaires sur la reconversion de la base aérienne en technopôle. C'est une véritable réussite, tant sur le plan architectural qu'environnemental. Les filières de l'enseignement supérieur, scientifique et technique favorisent toutes les formes de coopération entre elles et avec les milieux économiques de la région.

André DARRACQ

SOURCES

Service historique de l'Armée de l'Air
Forces aériennes françaises en Savoie.
Bulletins de liaison TRANSMISSIONS
Journal de la BA 725 : L'AIR DE SAVOIE.
SAVOIE TECHNOLAC

REMERCIEMENTS

Jean François CONNILLE
Colonel Bernard AUBERT
M. BEAUVÉRIE, du Bourget-du-Lac

NOTES

- (1) Base : lieu où sont stationnées des troupes de l'Armée de l'Air.
- (2) La Royale : Nom d'usage de la Marine nationale
- (3) Renseignements de Monsieur Eraldo Campagna, chef de chantier de l'entreprise Bernasconi
- (4) Place : bureau militaire dans chaque garnison faisant l'interface avec différentes autorités civiles et militaires.
- (5) Aviation de chasse : branche de l'aviation militaire chargée d'intercepter les avions ennemis, de détruire les objectifs terrestres et de fournir aux troupes au sol un appui tactique.

La Villa Russie

Témoin nostalgique de l'exubérance de l'architecture Belle Epoque, 2 bd de la Roche du Roi, la Villa Russie est nichée dans un jardin touffu, orné comme il se doit par un vénérable cèdre. Elle domine le Centre des Congrès construit en 1974. Du côté sud, elle s'adosse au gigantesque palace Bernascon, transformé maintenant en appartements. Elle a gardé son nom lié à la nationalité de son premier propriétaire, Michel de Kapoustine, un proche du tsar Alexandre III. La Villa Russie appartient depuis 1966 à la Ville d'Aix-les-Bains, qui, si elle n'a pas procédé à une restauration indispensable, l'a cependant protégée de l'appétit des promoteurs.



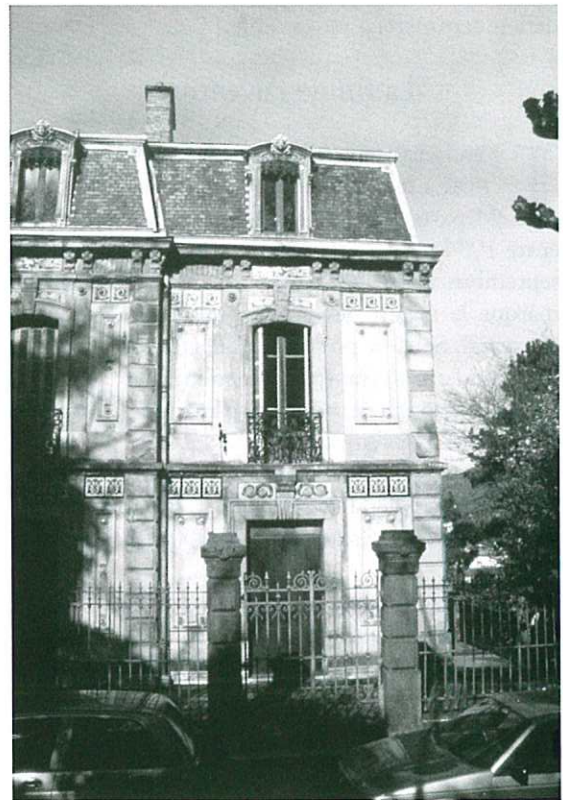
Le 9 décembre 1890, Jean-Antoine Tavernier, négociant, et son épouse Félicie-Joséphine Monard, vendent un terrain hérité de François Tavernier, décédé en 1852, conjointement avec Mme Jacqueline Jacquier, sa veuve. L'acheteur est Michel de Kapoustine, citoyen russe, qui s'est fait représenter par Me Léon Blanc. La parcelle (n° 165 sur le cadastre), d'une superficie de 1.000 m², est située au lieu-dit *Derrière la Tour*. Elle est confinée au nord par la propriété Deveaux, au midi par un chemin d'un mètre de large près de la villa Isaline, au levant par le boulevard du Parc, et au couchant par la propriété Tavernier (plus tard Guichet). Le prix s'élève à 20.000 francs, payés comptant en deniers. Les mêmes propriétaires vendent encore une deuxième parcelle de 509 m² le 22 juillet 1891 pour le prix de 9.162 francs.

Tractations franco-russes

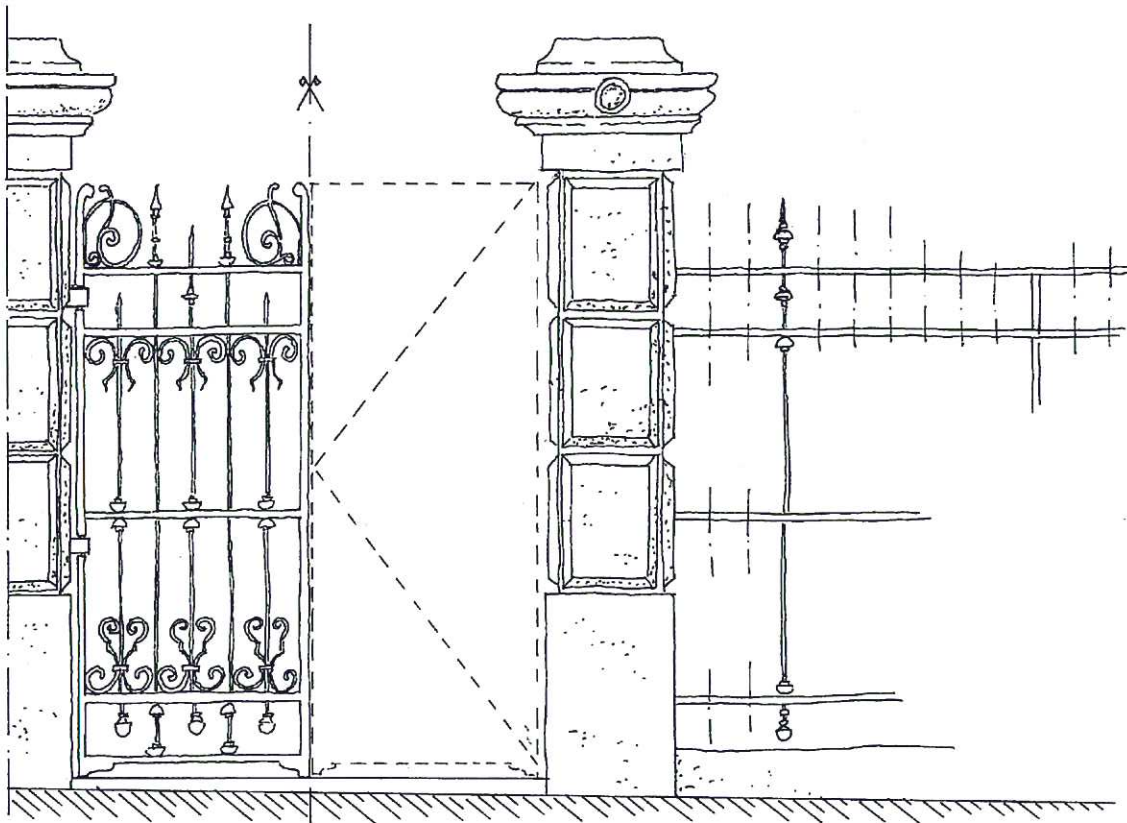
Michel de Kapoustine a, lors de cet achat, le titre de conseiller privé-cura-teur de la province de Saint-Petersbourg où il demeure. Plus tard, il sera dénommé Conseiller privé de Sa Majesté l'Empereur de Russie et tuteur honoraire. Le journal *l'Avenir d'Aix-les-Bains* parle de lui comme « *Ministre de l'Instruction publique en Russie* ».

Michel de Kapoustine est marié avec Sophie

Toporov. On trouve à plusieurs reprises sur les listes des étrangers en cure à Aix-les-Bains le nom de Pierre de Toporov, conseiller d'État, habitant Moscou (18 juillet 1889, 9 juillet 1890), puis Saint-Petersbourg (16 août 1891). C'est l'époque de l'emprunt russe, qui sut déclencher l'enthousiasme de nombreux



Le portail à l'angle sud-ouest



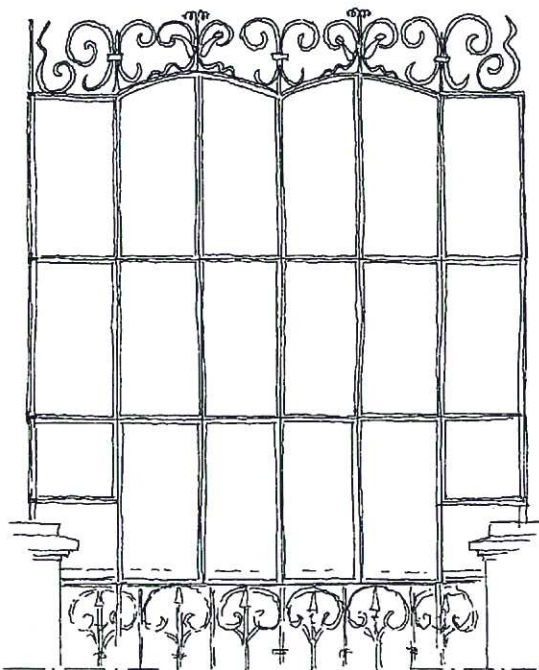
Les portails

petits épargnants français, bien déçus en 1917. Existe-t-il un lien entre cette implantation aixoise d'un important personnage russe, et les tractations qui préparent la signature, le 12 août

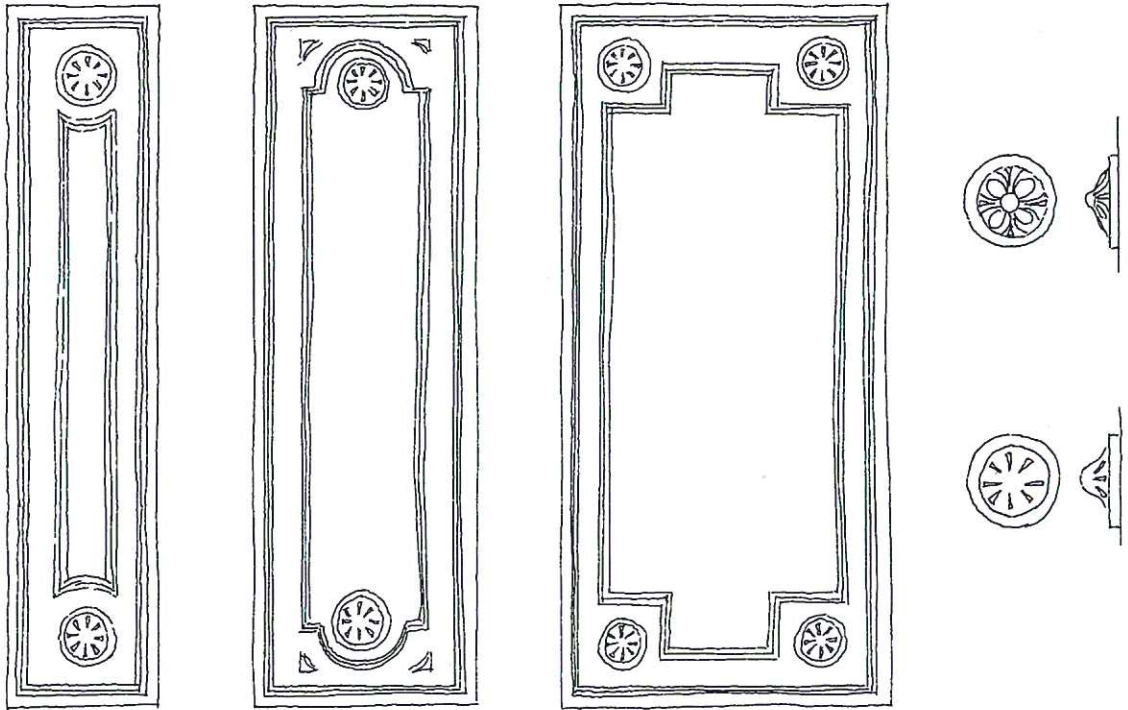
1891, de l'acte solennel par lequel la Russie et la France s'engagent à se défendre mutuellement contre les attaques extérieures ? Cet acte est signé par l'ambassadeur de Russie à Paris, M. de Mohrenheim. On retrouve ce même personnage à Aix-les-Bains le 5 septembre 1892, lors du passage éclair du président Carnot à Aix-les-Bains. Le chancelier russe, M. de Giers, arrivé incognito le 28 août 1892 pour se soigner, est discrètement descendu du train lors d'un arrêt spécial au passage à niveau ; il est ensuite transporté en chaise longue jusqu'à un landau qui l'attend, pour se rendre à sa résidence des villas Nicoullaud. Le Ministre de la Guerre à Paris, M. de Freycinet, est également présent, ainsi que le duc de Leuchtenberg, cousin du Tsar, et... Michel de Kapoustine, qui vient de prendre possession de sa maison. Lors de la réception organisée à la Mairie, un jeune garçon aixois, nommé Bouchage, habillé en russe, adresse au président le compliment suivant :

*« Monsieur le président de la République,
Papa m'a dit que la Russie
De notre France était l'amie :
Voilà pourquoi je suis heureux
D'être vêtu comme chez eux
Pour vous offrir ces humbles fleurs,*

Le paravent à l'angle sud-ouest



Rosaces et clous
décoratifs
imaginés par Pin



*Hommage de nos jeunes cœurs.
Vive la France ! Vive la Russie !
Vive Carnot ! Vive la République ! »*

Le président l'embrasse en disant « *J'embrasse la Russie en t'embrassant.* »

A cette même période le chef d'État-major de l'armée française, le général de Boisdeffre, négocie à Saint-Petersbourg une convention militaire avec son homologue russe. Cette alliance ne deviendra officielle qu'en juin 1895.

La construction

C'est l'architecte Jules Pin aîné (1850-1934), formé à Lyon, qui dessine les plans. En 1888, il a été nommé architecte de la ville d'Aix-les-Bains, puis du Casino-Grand Cercle et des Thermes. L'exécution est confiée à l'entreprise Léon Grosse. La construction est enregistrée en 1893.

La villa, dont la superficie est de 196 m² au sol, est composée de deux sous-sols, dont l'un de plain-pied sur le jardin, d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, d'un étage mansardé, de cours et jardin, le tout clos de murs.

Sa façade principale est orientée à l'ouest, bénéficiant de la vue sur le jardin, la ville et les environs. Le bâtiment central est flanqué de deux

ailes en très léger décroché, chacune de ces trois parties comprenant une porte au rez-de-chaussée et une fenêtre à chaque étage.

Une grande terrasse contourne la maison sur trois côtés, formant au sous-sol une galerie couverte soutenue par des piliers carrés. De belles ferronneries composent les grilles et les balustrades des escaliers descendant au jardin. A l'angle sud-ouest de la terrasse, demeure un élégant paravent en ferronnerie, vitré à l'origine.

La caractéristique la plus remarquable est la décoration de toutes les façades, au-dessus du soubassement en pierre de Villebois : bossage en chaux lourde formant des tableaux eux-mêmes ornés de motifs de clous et de fleurs stylisées, moulures en ciment poussière, corniches en molasse, et surtout impostes en carreaux de faïence de couleur portant plusieurs motifs très

Décor des
lanterneaux



La Villa Russie

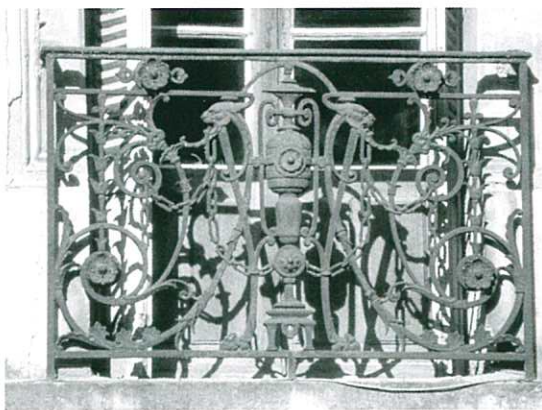
représentatifs du style art nouveau.

Les fenêtres de l'étage sont ornées d'élégants garde-corps à décor de vases, feuillages et véritables chaînes intégrées aux motifs ; les lanternes sont entièrement recouvertes de plaques de zinc surmontées de frontons métalliques formant des têtes féminines d'une grande finesse, en harmonie avec le toit d'ardoise.

La vente

Dès le mois de juillet 1891, Monsieur de Kapoustine mandate l'architecte Pin pour « protester contre la future installation des ateliers de réparation et dépôt de machines du chemin de fer du Revard... attendu que, soit à cause du bruit produit par les machines et par le travail des ouvriers forgerons et mécaniciens, soit par la fumée et la mauvaise odeur qui s'en dégagent, son immeuble deviendrait inhabitable pour des étrangers venant à Aix pour se soigner et subirait de ce fait une dépréciation incalculable. »

Malgré les constats, et la recherche de solutions par la Compagnie du Chemin de fer, M. de Kapoustine n'obtient pas satisfaction ; la villa, construite au cœur d'un vaste espace vierge, se trouve alors encadrée, au nord par la gare de chemin de fer du Revard, et au midi, séparé par

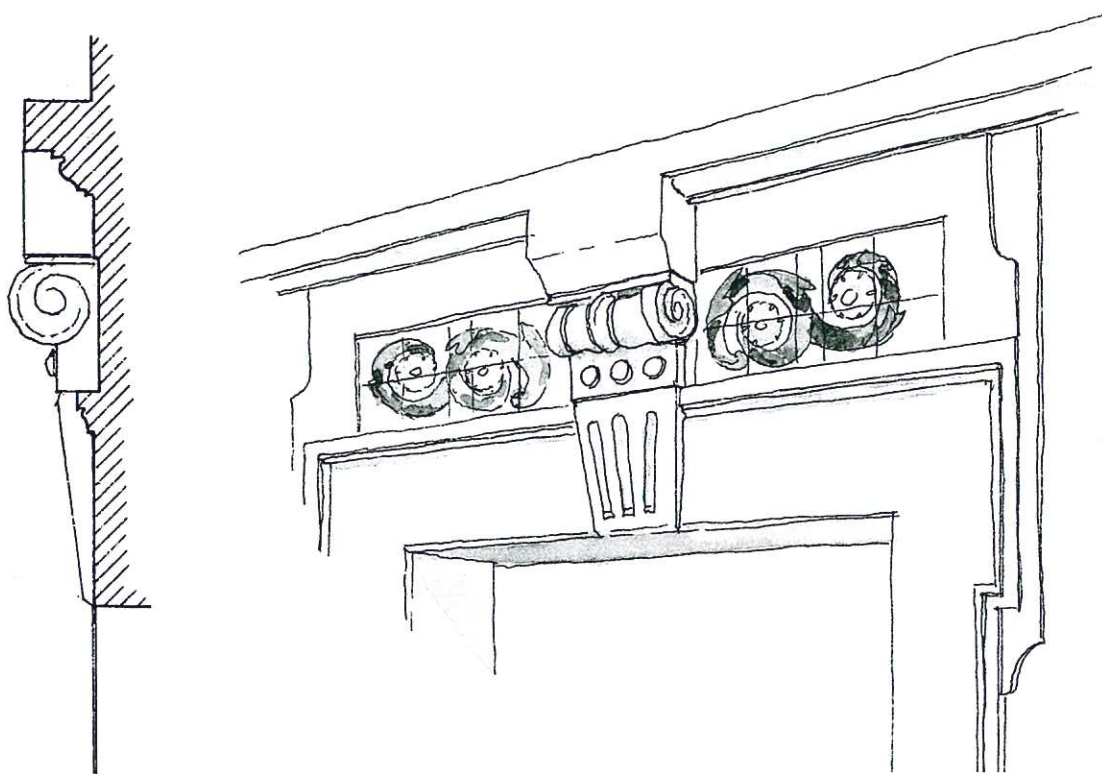


Garde-corps des fenêtres

un sentier, par le terrain de M. Bernascon ; nous savons que celui-ci entreprend là l'érection de son immense palace, confiée aussi à l'architecte Pin. Le boulevard du Parc est devenu boulevard de la Roche du Roi, maintenant éclairé au gaz après délibération du Conseil Municipal du 22 mai 1892.

Dans le même temps, Michel de Kapoustine a eu la douleur de perdre son épouse, décédée à Paris le 30 mai 1891.

Toutes ces raisons sont suffisantes pour ne pas s'étonner de retrouver Michel de Kapoustine à Aix-les-Bains à l'étude de Maître Lecomte le 25 juillet 1896 où il vend la Villa Russie avec tout son mobilier. L'acquéreur est M. Elzéar Abeille



Détail de fenêtre

L a V i l l a R u s s i e

Maison à louer

de Perrin, propriétaire, demeurant à Marseille, 24 rue de la République, qui a une certaine notoriété par ses études entomologistes.

Le prix de vente s'élève à 135.000 francs, le mobilier étant estimé à 24.600 francs.

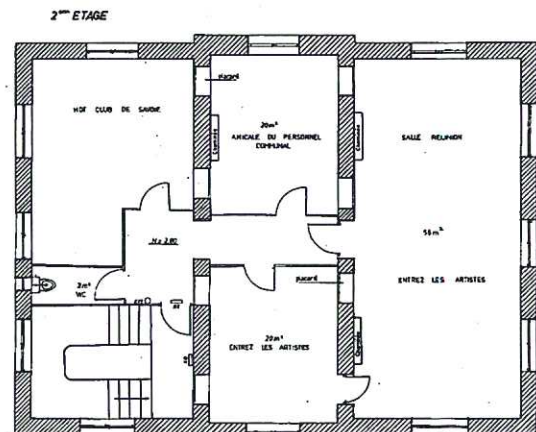
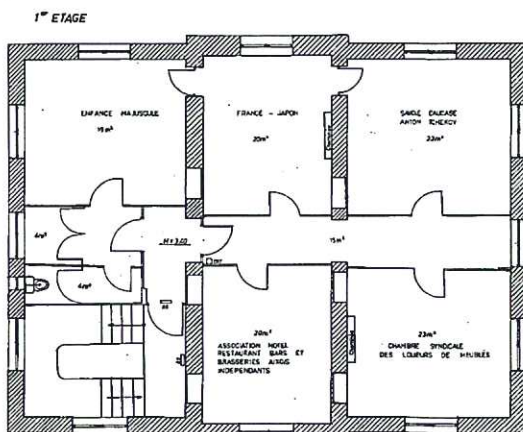
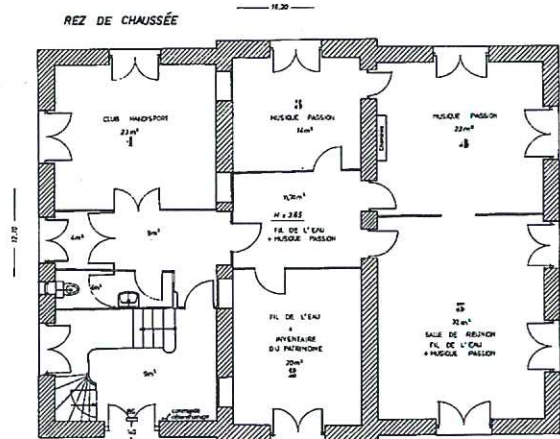
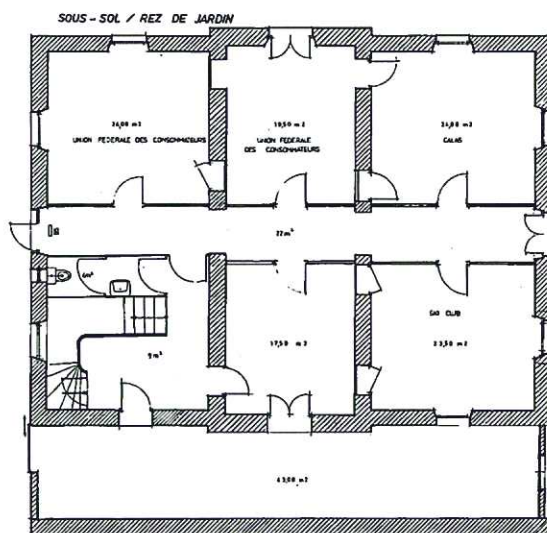
L'état des objets mobiliers est annexé à l'acte de vente, il est manifeste que le propriétaire n'a pas introduit d'objets personnels ni de meubles de prix, il n'a probablement même pas habité la maison : le sol du vestibule et de l'escalier est recouvert d'un tapis de 32 m de long ; on accède ensuite dans le salon Louis XVI blanc et or, avec sa cheminée de marbre blanc, et dans une chambre. Au premier étage se trouve la salle à manger au mobilier de noyer, une chambre meublée en style Louis XV, la lingerie, des mansardes comprenant quatre lits. Au sous-sol sont installées les cuisines et l'office.

Les propriétaires suivants ne vont pas non plus habiter la villa, mais la proposer à la location. Ainsi, dès 1899, on la trouve signalée sur les guides touristiques. Elle a rapidement été séparée en deux parties indépendantes, comme en témoignent les deux portails ouvrant sur le boulevard, et aussi les deux cuisines au rez-de-jardin.

La Conservation des Hypothèques de Savoie garde trace des propriétaires successifs :

le 7 avril 1906, achat par les consorts Dubost, domiciliés à Foncine-le-Bas dans le Jura (notaire : Guyon).

Le 19 décembre 1919, acquisition en indivision par quart (notaire : Me Guyon, à Foncine-le-Bas) par les consorts Thouverey : Yvonne, Jeanne, Ferdinand (mort en 1922) et Marie-



L a V i l l a R u s s i e



Aimée (morte en 1961) .

La villa se trouve incluse dans le secteur thermal défini par le plan directeur d'urbanisme, ce qui empêche les propriétaires d'exécuter à leur guise les modifications et améliorations qu'ils jugent indispensables. Représentés par M. le général Jenoudet, de Lons-le-Saunier, les survivants et héritiers ont donc dès 1964 sollicité M. Dorges, maire, afin que la Ville d'Aix se porte acquéreur.

L'achat est décidé en séance de conseil municipal en septembre 1965, et la vente se réalise le 27 mai 1966. Le prix est de 250.000 francs

Sur l'acte enregistré par Me Greffioz, notaire à Aix-les-Bains, la maison est ainsi désignée : « vaste maison d'habitation composée de :

Trois caves

Au sous-sol par rapport au boulevard de la Roche du Roi, mais de plain-pied face à l'ouest, cuisine, réfectoire, dépendances diverses.

Au rez-de-chaussée, cinq pièces avec hall et emplacement pour salle de bain.

Au premier étage, cinq pièces avec petite salle de bain.

Au deuxième étage, six pièces légèrement mansardées.

En 1977, l'avenir de la Villa Russie n'est guère assuré : la Ville hésite entre deux éventualités :

sa démolition pour créer un parking de 229 places sur cinq niveaux, et 43 places sur une toiture terrasse

sa restauration dans le but de loger diverses sociétés locales, le coût d'une remise en état sommaire étant estimé à 500.000 francs.

C'est cette dernière formule qui sera choisie... sans la remise en état sommaire ! Aujourd'hui une dizaine d'associations se partagent la maison, où elles sont installées de façon très provisoire.

Quel avenir espérer pour cette belle construction qui a un impératif besoin d'une restauration complète ? Plusieurs éléments se sont détachés de la façade qui menace ruine, le jardin est devenu une forêt vierge, l'intérieur a été saccagé par trente ans d'utilisation associative, sans véritable entretien. Le pire serait que la Villa Russie tombe comme beaucoup de ses sœurs, pour laisser place à un immeuble banal ; le meilleur serait qu'elle retrouve sa fonction de maison d'habitation après des travaux importants certes, mais surtout respectueux de son passé.

Geneviève FRIEH-GIRAUD

SOURCES

Archives Municipales : Dossier de l'Inventaire
Collection de journaux « *L'Avenir d'Aix-les-Bains* »

Archives Départementales : Versement Notaire Ollier
Chambéry : Conservation des Hypothèques
Ville d'Aix-les-Bains Services Techniques Service Patrimoine

Archives de l'entreprise Léon Grosse

Revue Arts et Mémoire n°14, Joël Lagrange :
L'Alliance franco-russe.

Dessins originaux de Johanny-Valette

Photos de Johanny-Valette et Philippe Giraud



La Société d'Art et d'Histoire a pour buts de découvrir, sauvegarder et faire connaître le patrimoine artistique et culturel d'Aix-les-Bains et de sa région. Elle a aussi pour vocation de collecter les archives iconographiques, industrielles ou personnelles pour les préserver et enrichir la connaissance. Les membres de l'association se réunissent le dernier mardi de chaque mois (sauf juillet et décembre) au 3^e étage de la Bibliothèque, 2 rue Lamartine, à 20h30. Ces réunions informelles d'échanges d'idées sont ouvertes à tous, adhérents, futurs adhérents ou curieux. On y parle de projets, de découvertes, de contacts...

Les activités. La Société d'Art et d'Histoire organise des conférences (en général gratuites pour les adhérents), dont les thèmes, variés, sont annoncés dans «La Lettre», et des découvertes culturelles dans des musées, châteaux, lieux chargés d'art ou d'histoire, aixois ou plus lointains, à prix coûtant pour les adhérents. La carte d'adhérent à l'association permet le libre accès au Musée Faure d'Aix-les-Bains. **La revue.** La Société d'Art et d'Histoire publie une revue, «Arts et Mémoire», 48 pages d'articles variés et illustrés, évoquant le passé proche ou lointain et le patrimoine de la région. En complément, la «Lettre d'Arts et Mémoire» diffuse régulièrement les informations (conférences, sorties, actualité...) intéressant les membres de la société et les curieux. Cette «Lettre» est disponible gratuitement dans de nombreux lieux publics, et les deux publications sont envoyées aux adhérents.

Demandez un bulletin d'adhésion ou d'abonnement au siège de la Société, (Archives, Bibliothèque Lamartine, 2 rue Lamartine, 73100 Aix-les-Bains - Tél. 04.79.61.40.84), où sont également disponibles les anciens numéros.

Au sommaire des numéros précédents

N°1 & 2 - ÉPUISÉS

N°3 - Les affiches ferroviaires illustrées du PLM : Aix, lac et Revard (H. BILLIEZ) - Aix libérée : 21 août 1944 (A. PÉTRAZ) - Philippe Navarro : un maire hors norme (J.-M. BERNARD) - Les napoléonides à Aix en Savoie (J. BUTTIN) - Le Prieuré du Bourget-du-Lac (M. SANTELLI)

N°4 - 100 ans de Cinéma(s) à Aix-les-Bains (F. FOUGER) - Henri Jacquier : un demi-siècle de thermalisme aixois (J.-F. CONNILLE) - Le port gallo-romain de Châtillon (J. PALLIERE) - Louis Armand : électrification de la ligne de chernin de fer Aix-Anney (H. BILLIEZ) - La valse de Jacques Offenbach, souvenir d'Aix-les-Bains (A. DUPOUY)

N°5 - Le circuit du Lac, à Aix-les-Bains (G. FRIEH et J.-P. HANRIOUD) - Les frères Serpollet, de Culoz, précurseurs de l'automobile (G. DURRENMATT) - Les kiosques à musique d'Aix-les-Bains (F. FOUGER) - Claude de Seyssel, théoricien de la monarchie française (B. et R. FRANCOIS) - Le temple dit «de Diane», vestige romain d'Aix-les-Bains (d'après A. CANAL)

N°6 - Numéro spécial sur le Mont-Revard, 148 pages, 16 auteurs. (2^e édition mise à jour)

N°7 - Victor-Amédée III, fondateur de la station thermale (A. DUPOUY) - Le verre de Lamartine (Robert TESTOT-FERRY) - Un palace : le Mirabeau (Monique JOSEPH et Adèle NICOLAS) - Une figure aixoise du Revard : Jean Rubaud (Guy TOULORGE) - Le téléphone a cent ans (J. LAGRANGE) - Les frères Serpollet, de Culoz, précurseurs de l'automobile (suite et fin) (Guy DURRENMATT)

N°8 - Ciné-jeunesse, pour l'amour du 7^e art (E. ANDRÉ) - Alfred Boucher, cœur de sculpteur (A. LIATARD et S. JACQUELINE) - La Chautagne : une région naturelle originale (P. JOUANNAUD) - Thermalisme : contribution à son histoire (A. PAL-LUE-L-GUILLARD) - L'Almée : le plus vieux bateau de nos lacs (H. BILLIEZ)

N°9 - Jean de Sperati créateur de la Philarlélie d'Art (L. BLANC) - Une saison à Aix en 1812 (R. BOURGEOIS) - Les tramways d'Aix-les-Bains (F. FOUGER) - L'accueil des blessés de la grande guerre à Aix-les-Bains (A. CARTIER) - Nelly Brachet, fondatrice de la crèche d'Aix-les-Bains (C. FOUQUE)

N°5 bis - Le temple de Diane, avec maquette du temple à construire.

N°8 bis - Alfred Boucher au Musée Faure.

N°9 bis - Félix de Recondo au Musée Faure.

N°10 - Des Savoyards au Canada (A. DARRACQ) - Nés du cœur : les hôpitaux d'Aix-les-Bains (F. STE-

FANINI) - La Chautagne : évolution d'une économie rurale diversifiée (P. JOUANNAUD) - Les carrières de pierre blanche de Seyssel (Ingrid GERETSCHLÄGER) - Le Prieur d'Hautecombe, victime de son esprit charitable (A. DUPOUY)

N°11 - 1931-1998 : Aix-les-Bains dans la légende du Tour de France (G. TOULORGE)

N°12 - La batellerie sur le Rhône (Ingrid GERETSCHLÄGER) - Aix-les-Bains en 1561 (J. LAGRANGE) - Les Gorges du Sierroz (J.-F. CONNILLE) - Les chantiers de la jeunesse (M. F. LAMARY)

N°13 - Charles Dullin (J. NONGLATON) - Edouard Navello, photographe (R. BEYSSON) - Le bords du lac gallo-romain d'Auguste à Valentin III (J. PERNON) - L'orgue de St-Swithun (M. BERTINOTTI) - Marie de Solms (C. FOUQUE)

N°14 - Les routes du sel (I. GERETSCHLÄGER) - Eugénie Fougère (F. GIMOND) - Henri Cazalis (G. FRIEH et J. FRANÇON) - L'alliance franco-russe (J. LAGRANGE)

N°14 bis - Pierre Margara au Musée Faure

N°15 - La collégiale Notre-Dame de l'Assomption (J. LAGRANGE) - L'Église et l'État en 1900 (A. PAL-LUE-L-GUILLARD) - Architecture (P. BERTINOTTI) - Les tableaux du chemin de Croix (A. LIATARD) - Les orgues de Notre-Dame (M. BERTINOTTI) - Gabriel-Marie Garrone (A. DARRACQ) - Le concile Vatican II (C. SORRELL)

N°15 bis - Jean Girel et Valérie Hermans au Musée Faure.

N°16 - Lamartine et la musique (A. DUPOUY) - L'archéologie lacustre (E. ANDRÉ) - Les généraux Forestier (A. BERNARD) - L'Institut Zander (S. JACQUELINE & Y. MESTELAN)

N°16 bis - Francine Bensa au Musée Faure

N°17 - "Cirque" de Fernand Léger au Musée Faure

N°17 bis - Charles Lapicque au Musée Faure

N°18 - L'école de Lafin à 100 ans (R. BURDIN) - Le château de Bonport (C. CASSÉ-FOUQUE) - Une vie de chien en Maurienne (J.-F. CONNILLE) - L'Institut Zander : 2e partie (S. JACQUELINE & Y. MESTELAN)

N°19 - Catherine Viollet au Musée Faure (V. BERTRAND)

N°20 - L'incendie de l' "International" (J. LAGRANGE) - Le monument aux morts de Pugny-Châtenod (J.-F. CONNILLE) - Splendeur et misère du vignoble aixois (J. PALLIERES) - Un aixois d'adoption : Jean Appleton (G. CHEVALLIER)

N°21 - Claudia Guichon-Bouvier au Musée Faure (A. BUTTIN)

N°22 - Impasse "Delphine Gay" (J. FRANÇON) - Dom Pedro II, empereur du Brésil (A. LIATARD) - Miss Helen Willmott, une grande botaniste à Tresserve (S. COCHET) - Le pasteur André Fournier, restaurateur du protestantisme à Aix-les-Bains et en Savoie (A. DARRACQ) - Monument en péril à Aix-les-Bains : le château de la Roche du Roi (G. FRIEH-GIRAUD)

N°23 - Henri Matisse au Musée Faure

N°24 - Jean Moreaux au Musée Faure

N°25 - Robert Bogey, "athlète du siècle" (G. TOULORGE) - Les relations d'Ellen Willmott avec le Bocage (R. FRITSCH) - Le moulin à eau, une histoire d'au moins 20 siècles. (C. LERMIGEAUX) - Les moulins d'Aix-les-Bains, tentative d'inventaire historique, (J. LAGRANGE)

N°26 - Camille Claudel au Musée Faure

N°27 - Le Pont Rouge (D. DAVIER) - Une famille aixoise en 1857 (J.-F. CONNILLE) - Les pourparlers franco-marocains de 1955 (A. DARRACQ) - La comtesse de Boigne - Petite chronique aixoise (P. LIAUDET) - Le poids public (A. VERDET & R. CARRON)

N°27 (suppl.) - Toulouse Lautrec au Musée Faure

N°28 - Charles-Henry Bizard au Musée Faure

N°29 - L'école des techniques thermales (A. CARRET) - Aix-les-bains et le centenaire d'H. Berlioz (A. DUPOUY) - Stendhal et Aix-les-Bains (J. FRANÇON) - L'épopée du lionisme en France a débuté à Aix (A. HERBERT) - Aix-les-Bains, ville d'eau et sanctuaire à l'époque romaine (J. PRIEUR)

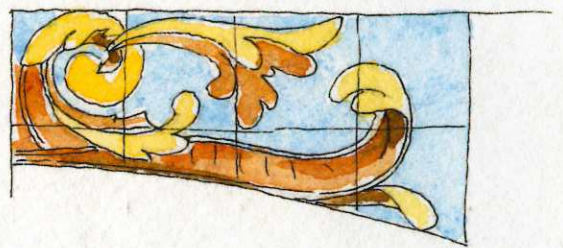
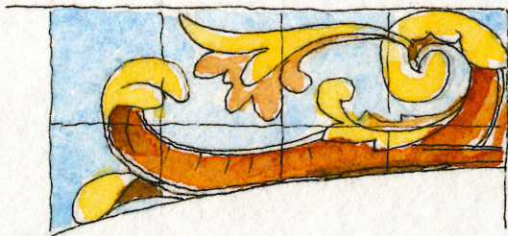
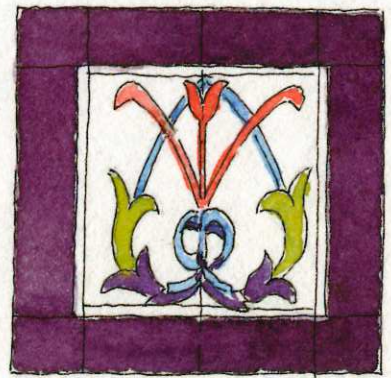
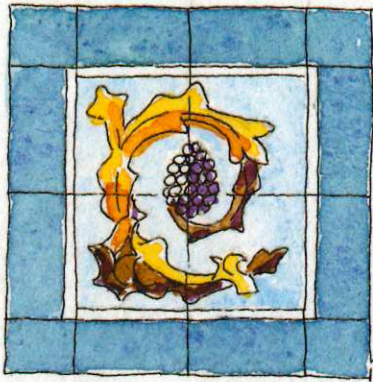
N°30 - Cyril Constantin au Musée Faure

N°31 - Le jardin japonais d'Aix-les-Bains (H. KOBAYASHI et J. VALETTE) - George Sand en Savoie : Mademoiselle La Quintinie (J. COURRIER) - George Sand en Savoie : mythe et réalité (J. FRANÇON) - La Base Aérienne 725 du Bourget-du-Lac (A. DARRACQ) - La Villa Russie - (G. FRIEH-GIRAUD)

Hors Série N°1 - «Le Lac du Bourget - Photographies 1870-1970»

Hors série n°2 - Histoire des Pompiers de la région aixoise

«Arts et Mémoire» est une publication de la Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains, association régie par la «Loi 1901», 2 rue Lamartine - 73100 AIX-LES-BAINS. Tél. 04.79.61.40.84.



LES 24 HEURES

MOTONAUTIQUES



aix-les-bains



13 - 14 JUIN

